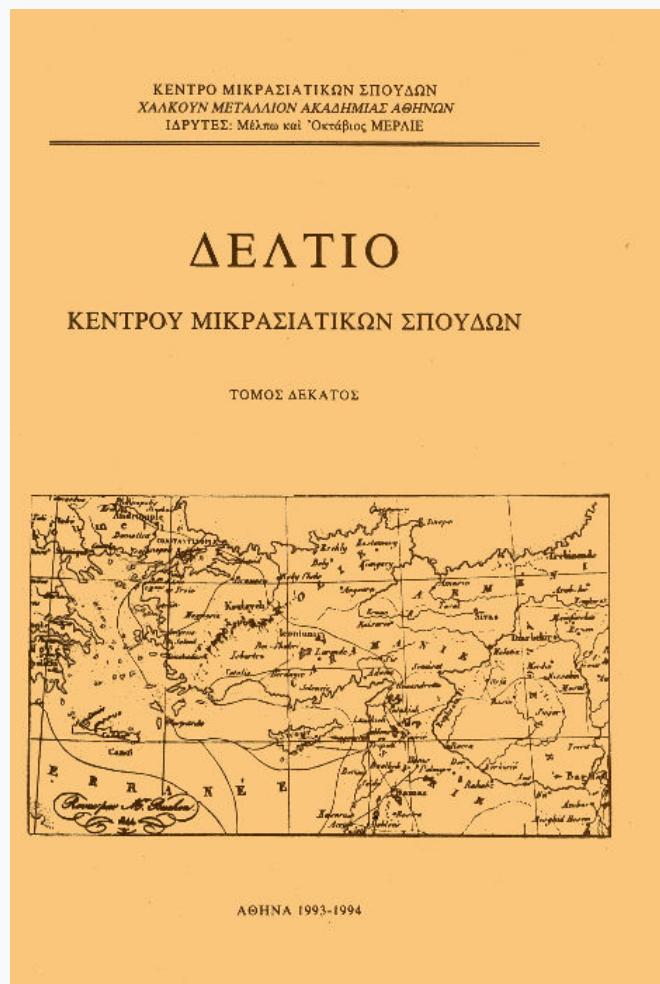


## Δελτίο Κέντρου Μικρασιατικών Σπουδών

Τόμ. 10 (1993)



Οι Έλληνες γιατροί στις ρουμανικές χώρες τον δέκατο έβδομο και τον δέκατο όγδοο αιώνα

*Olga Cicanci*

doi: [10.12681/deltiokms.96](https://doi.org/10.12681/deltiokms.96)

Copyright © 2015, Olga Cicanci



Άδεια χρήσης [Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).

### Βιβλιογραφική αναφορά:

Cicanci, O. (1993). Οι Έλληνες γιατροί στις ρουμανικές χώρες τον δέκατο έβδομο και τον δέκατο όγδοο αιώνα. Δελτίο Κέντρου Μικρασιατικών Σπουδών, 10, 37-90. <https://doi.org/10.12681/deltiokms.96>

OLGA CICANCI

## MEDECINS GRECS PARTICIPANT A LA VIE POLITIQUE ET CULTURELLE DES PAYS ROUMAINS AUX XVII<sup>e</sup> ET XVIII<sup>e</sup> SIECLES<sup>1</sup>

L'étude de l'activité des intellectuels grecs en rapport avec les pays roumains aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles met en lumière une catégorie de lettrés appelés à tenir un rôle important non seulement dans la vie culturelle, mais aussi sur l'échiquier politique du sud-est européen. Il s'agit d'un certain nombre de médecins grecs désignés aussi par l'appelatif de «iatrophilosophes»<sup>2</sup>, en raison de leur vaste savoir dans le domaine des sciences humaines et de l'instruction philosophique qu'ils recevaient, parallèlement à l'enseignement de la médecine et des sciences naturelles. Ce n'est donc guère par simple hasard que bon nombre des «iatrophilosophes» étaient en même temps les auteurs de maints écrits philosophiques, historiques, scientifiques ou littéraires, dont quelques-uns ont été publiés, alors que d'autres sont restés inédits jusqu'à nos jours.

C'est surtout au XVII<sup>e</sup> siècle que l'on constate l'augmentation sensible du nombre de jeunes grecs attirés par les études médicales, dispensées, notamment, dans les universités italiennes. Le climat intellectuel de cette première étape de la renaissance néogrecque, une certaine prospérité économique due au commerce sur mer et sur terre, ainsi que la promotion sociale qui suivit à l'entrée des grecs dans l'administration de l'empire ottoman étaient autant de facteurs propices au développement de l'instruction. L'idée que l'instruction

1. La présente étude est tirée d'un ouvrage plus vaste, rédigé en roumain, qui traite des «Médecins grecs dans la vie politique et culturelle du sud-est de l'Europe aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles» (avec sa copie dactylo déposée à l'Institut des études sud-est européennes de Bucarest) et dont un résumé figure dans *Cercetări de istorie și civilizație sud-est europeană*, 1981-1985, Bucarest 1985, pp. 49-54.

2. O. Cicanci, *La formation de l'intellectualité grecque dans les Pays Roumains au XVII<sup>e</sup> siècle et pendant la première moitié du siècle suivant*, RÉSEE, XVI, 4 (1978), p. 774-778; idem, *Intellectualitatea greacă în Tările Române (sec. XVII-1750)*, dans *Intellectuali din Balcani în România (sec. XVII-XIX)*, Bucarest 1984, pp. 50-54.

assurait la promotion s'imposa par l'importance croissante de la dignité de drogman près de la Sublime Porte, redevable pour une bonne part à l'accesion au titre respectif d'une personnalité culturelle en renom: Panayotis Nikoussios, qui, lui aussi, exerçait la médecine.

Un autre médecin grec réputé de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du commencement du XIX<sup>e</sup>, Constantin Evnomios, alors qu'il suivait les cours de la Faculté de Médecine de Vienne, il recevait les conseils suivants de la part de son parent, Apostolos Petrino: la médecine «est l'unique voie pour un jeune homme de notre nation, notamment ici, en Moldavie, mais même à Bucarest, à Constantinople et ailleurs pour qu'il fasse plus facilement carrière»<sup>3</sup>. C'étaient de bons conseils, car bien de médecins grecs parvenaient dans l'entourage des hauts dignitaires ottomans, du sultan et des princes roumains, tout comme ils se frayaien une place aux cours impériales d'Europe. De ce fait, ils ont pu souvent tenir un rôle politique, ainsi que la présente étude se propose de le montrer.

Mais, avant d'entrer dans le vif de notre sujet, un aperçu s'impose des doubles sources, grecques et roumaines, qui lui ont fourni la substance.

Des ouvrages de synthèse et des études monographiques consacrées à l'un ou l'autre des lettrés grecs qui exerçaient également la médecine ont mis en lumière l'importance des «iatrophilosophes» pour la vie sociale, culturelle et politique de l'époque. L'historiographie grecque s'occupe des médecins, leur consacrant aussi, entre autres ouvrages, quelques essais de synthèse. Elle comporte en plus, des travaux d'histoire de la médecine grecque à certaines époques ou dans certaines régions du pays.

Notons d'abord les études d'Apostolos Kuzis<sup>4</sup>, qui remontent au début du XX<sup>e</sup> siècle. Publiées dans les «Archives de la médecine», elles ne nous ont été accessibles qu'à travers d'autres ouvrages qui en font mention<sup>5</sup>. Du reste, elles ne semblent pas offrir un intérêt particulier pour la présente contribution. En revanche, d'autres travaux qui ont suivi se sont avérés réellement utiles par la richesse de l'information apportée sous forme de micromonographies, bien que celles-ci présentent des données événementielles plutôt que des essais d'analyse ou de synthèse. Citons tout d'abord en ce sens la communication de Nicolaos Alivizatos au Congrès de Corfou (21 Mai 1914) au sujet de «Ce qu'a offert la médecine de l'Heptanèse et surtout de Céphallonie à la médecine universelle»<sup>6</sup>.

3. N. Iorga, «Un reprezentant al elenismului în Moldova, Constantin Evnomic», *Analele Academiei Române*, MSI, II<sup>e</sup> série, t. XXXIX, p. 36.

4. «Ἐλληνες ἐπιστήμονες ἱατροί ἀπὸ τῆς ἀλώσεως τῆς Κωνσταντινουπόλεως μέχρι τῆς ΙH' ἑκατονταετίδος», *Ἀρχεῖα ἱατρικῆς*, 1906· et «Ολίγα τινά περὶ ἱατροσοφίων κατὰ τοὺς μετὰ τὴν ἀλωσιν χρόνους», même revue, 1907.

5. Il semble que cette collection n'existe plus qu'à l'Institut Néohellénique de la Sorbonne.

6. *Ti prosoñineçken ñi iatrikή tῆς Ἐπτανήσου καὶ iδιὰ ñi tῆς Κεφαλληνίας εἰς τὴν παγκόσμιον iatrikήν*, Athènes, 1914.

Une *Histoire de la médecine* de G. G. Purnatopoulos<sup>7</sup> s'arrête, malheureusement, à l'an 1453. Par contre, l'étude du même écrivain intitulée *La médecine et les médecins pendant la Révolution*<sup>8</sup> s'est révélée très utile. Le rôle des médecins des îles Ioniennes est mieux étudié par l'historiographie grecque — ce qui n'est guère simple hasard. A mentionner en ce sens l'ouvrage de S. Charokopos, *Fragments d'histoire de la médecine et de la protection sociale dans l'Heptanèse*<sup>9</sup>, ou le livre plus récent du dr G. I. Pentogalos, *L'École médicale de l'Académie Ionienne*<sup>10</sup>; il y a aussi le livre de Ch. Solomonidis *La Médecine à Smyrne*<sup>11</sup>, mais il se rapporte surtout au XIX<sup>e</sup> siècle et dans une très petite mesure à la période qui nous importe. Enfin, un autre médecin, Aristotélis Stavropoulos, s'intéressa à une histoire de la médecine pendant la domination ottomane, fondée sur des documents inédits et notamment sur les données récoltées dans les diverses relations des voyageurs étrangers<sup>12</sup>. Son ouvrage s'orienta surtout sur l'histoire de la science médicale (épidémies, développement de la technique médicale, hôpitaux, etc.) et moins sur les activités subsidiaires (culturelles ou politiques) des médecins<sup>13</sup>.

En ce qui concerne nos sources roumaines, l'intérêt de l'historiographie pour la médecine est attesté dès le début de notre siècle. Les premières études et communications sont d'Hector Sarafidis<sup>14</sup>, ce qui nous amène vers le milieu de notre siècle, au moment de sa conférence, donnée d'abord (le 6 juin 1938) à Paris et deux ans plus tard (en 1940), à Athènes. Le sujet qu'il a traité dans sa conférence portait sur les «Médecins grecs en Roumanie»<sup>15</sup>. Après un très succinct historique de la vie des grecs dans l'espace roumain, depuis les premières colonies helléniques du littoral de la Mer Noire, Sarafidis dressait une liste chronologique des médecins grecs ayant pratiqué en terre roumaine depuis le XV<sup>e</sup> siècle jusqu'aux premières décennies du XX<sup>e</sup>. Souvent leurs noms s'accompagnaient de données biographiques. Pour finir, sans présenter effectivement ses sources (l'exposé ne comportant guère d'appareil critique), Sarafi-

7. *Ιστορία τῆς ιατρικῆς. Μέρος Ι. Μεσαιωνική ιατρική*, Thessalonique 1930.

8. «Ιατρική και ιατροί κατά την θυνεγερσίαν», *Νέα Έργα*, Athènes 1970, pp. 212-220.

9. «Από την ιστορίαν τῆς ιατρικῆς και τῆς κοινωνικῆς προνοίας στην Επτάνησο», *Παρανασός*, t. XV, 1973.

10. «Η ιατρική σχολή τῆς 'Ιονίου Ακαδημίας (1824-1828- 1844-1865)», *Έλεύθερον Βήμα*, Thessalonique 1980.

11. *Η ιατρική στή Σμύρνη*, Athènes 1955.

12. A. Stavropoulos, «Η συνθετική ιστορία τῆς έλληνικῆς ιατρικῆς», *Tό Βήμα* du 7 août 1980.

13. Cf. aussi A. Stavropoulos, *Tὰ νοσοκομεῖα και ἡ νοσηλευτικὴ πολιτικὴ τῆς έλληνικῆς έθνότητας στήν Κωνσταντινούπολη (1453-1838)*, Athènes 1984.

14. Une brochure intitulée «Ouvrages», Constanța 1940, comporte la liste des 128 ouvrages et communications de H. Sarafidis.

15. *Έλληνες ιατροί στήν Ρουμανία*, Πραγματεία τῆς 'Ακαδημίας 'Αθηνῶν, t. XII, 1, Athènes 1940.

dis présentait une liste bibliographique avec plusieurs noms d'écrivains roumains, et grecs, avec les titres de ses propres travaux, dix-sept en tout.

Entre toutes les études qui se réfèrent à l'histoire de la médecine en Roumanie, les plus nombreuses, les plus importantes également sont celles de Nicolas Vătămanu. Aux ouvrages de synthèse<sup>16</sup>, il ajoute aussi des monographies<sup>17</sup> consacrées aux médecins grecs en rénom pendant le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècles. Quelques-unes de ces études sont écrites en collaboration avec Paul Cernovodeanu<sup>18</sup>. Nous citerons dans les pages suivantes celles qui se rattachent d'une quelconque manière à notre propre thème.

Ce bref aperçu bibliographique nous permet de constater que les travaux sont plutôt rares et qu'ils traitent surtout du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup>. Nous nous sommes adressés alors aux diverses sources de l'époque pour en retirer les renseignements de base. Nous avons commencé par la consultation des «catalogues» d'intellectuels grecs, dont quelques-uns remontent au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, tels ceux de César Daponte<sup>20</sup>, Athanase Comnène Ypsilanti<sup>21</sup>, Giorgios Ioannis Zaviras<sup>22</sup>, alors que d'autres se rapprochent de notre temps, par exemple ceux de Constantin Sathas<sup>23</sup>, Panaïotis Aravantinos<sup>24</sup> et A. Papadopoulos-Vréto<sup>25</sup>. Les données fournies par ces catalogues devaient être complétées au XX<sup>e</sup> siècle grâce aux différentes études, ainsi qu'aux ouvrages d'histoire de la culture ou de la littérature grecque, rédigés à partir de longues études poursuivies dans les diverses archives et bibliothèques européennes<sup>26</sup>, sans oublier celles de Rouma-

16. *De la începiturile medicinii românești*, Bucarest 1966; en collaboration avec Gh. Brătescu, *O istorie a medicinii*, Bucarest 1975.

17. Par exemple, «Innvățămîntul medical la Academia Doneasă din București (inceputul sec. al XVIII-lea)», *Revista Invățămîntului Superior*, VIII (1966), 7.

18. Un médecin princier moins connu de la période phanariote, Michel Schendos von Derbech, *Balkan Studies*, 18, Thessalonique 1977, pp. 13-30; Cornelia Danielopolu-Papacostea, *Michel Schendos (Vanderbeck) et les Pays Roumains*, communication au III<sup>e</sup> Congrès d'études crétoises, 1971, publiée dans les Actes du Congrès, Athènes 1975, III, pp. 79-83.

19. D'après les chercheurs bulgares de l'Institut Balkanique de Sofia, que l'auteur a consultés, l'histoire de la médecine aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles n'a pas été encore abordée par eux.

20. *Κατάλογος λατρικού δέξιολογος τῶν καθ' ἡμᾶς χρηματισάντων ἐπιστημόνων Ρωμαίων* publié par C. Erbiceanu, *Cronicari greci care au scris despre români în epoca fanariotă*, Bucarest 1888, pp. 87-227.

21. *Ἐκκλησιαστικῶν καὶ πολιτικῶν τῶν εἰς δώδεκα βιβλίων Η'*, Θ' καὶ Ι' ἡτοι τὰ μετὰ τὴν ἀλωσιν, Thessalonique 1972.

22. *Νέα Ἑλλάς ἡ ἐλληνικὸν θέατρον*, Athènes 1972.

23. *Νεοελληνικὴ φιλολογία*, Athènes 1868.

24. *Βιογραφική συλλογὴ λογίων τῆς Τουρκοκρατίας*, Jannina 1960.

25. *Νεοελληνικὴ φιλολογία*, ἡτοι κατάλογος τῶν ἀπὸ πτώσεως τῆς βυζαντινῆς αὐτοκρατορίας μέχρι ἐγκαθιδρύσεως τῆς ἐν Ἑλλάδι βασιλείας τυποθέντων βιβλίων παρ' Ἑλλήνων εἰς τὴν διμολουμένην ἡ εἰς τὴν ἀρχαίαν ἐλληνικὴν γλώσσαν, Athènes 1857.

26. Par exemple, les nombreux manuscrits de contenu médical de la Bibliothèque Nationale de Vienne signalés par Herbert Hunger, *Katalog griechischen Handschriften des Österreichischen National Bibliothek*, Vienne 1969.

nie. A retenir parmi ces ouvrages l'imposante monographie concernant les Académies princières de Bucarest et Iassy, due à Ariadna Camariano-Cioran<sup>27</sup>, travail particulièrement précieux pour notre étude notamment par les biographies de ceux qui les avaient fréquentées, soit pour y enseigner, soit à titre d'étudiants. De la même veine seraient à consigner les ouvrages de Zaharia N. Tsirpanlis sur le «Collège grec de Rome et ses étudiants (1576-1700)» ou de Ianis Karas, sur les «Sciences positives-naturelles dans l'espace grec au XVIII<sup>e</sup> siècle»<sup>28</sup>.

Notons encore les recherches entreprises par l'auteur de la présente étude dans les sections des manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris, la Bibliothèque Nationale d'Athènes et surtout la Bibliothèque de l'Académie Roumaine — où environ cinquante manuscrits ayant trait aux médecins et à la médecine ont été dépouillés, comme on pourra le constater ci-après.

### *I. La formation intellectuelle des médecins grecs aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*

Il va sans dire que les foyers de culture où s'étaient instruits en tant qu'intellectuels et professionnels les médecins grecs ont influé sur leur activité ultérieure. L'importance de ces foyers culturels se fait sentir en premier lieu dans le domaine culturel-scientifique, mais elle n'en est pas moins saisissable dans le plan social et politique, sur tout le parcours de ces deux siècles de la renaissance du monde grec si étroitement lié à l'espace sud-est européen.

L'une des grandes difficultés à surmonter a été l'établissement d'un «catalogue» aussi complet que possible des médecins grecs et la précision des données biographiques susceptibles d'indiquer les universités qu'ils ont fréquentées. Or, cette difficulté est encore loin d'être écartée. En effet, les travaux à ce sujet sont encore peu nombreux. Qui plus est, il nous a été impossible de dépouiller tous les manuscrits notés dans les différentes bibliothèques européennes et surtout les manuscrits des archives turques, dont la richesse sous ce rapport est évoquée sans précisions de détail. C'est ce qui nous incite à penser que les listes disponibles sont toujours incomplètes, tout comme les renseignements biographiques concernant les médecins grecs, malgré les recherches entreprises en ce sens.

Aussi, le présent travail ne peut-il refléter que l'état actuel de la documentation respective, ce qui a pour conséquence de ne pouvoir estimer certaines données comme définitives et de rester parfois dans le simple domaine des

27. *Les Académies Princières de Bucarest et de Iassy et leurs professeurs*, Thessalonique 1974.

28. Cf. D. N. Tsirpanlis, *Tὸ Ἑλληνικὸ κολλέγιο τῆς Ρώμης καὶ οἱ μαθητές του (1576-1700)*, Thessalonique 1980; I. Karas, *Οἱ θετικὲς - φυσικὲς ἐπιστῆμες στὸν Ἑλληνικὸν 18ον αἰώνα*, Athènes 1977.

hypothèses. Mais les informations déjà disponibles<sup>29</sup> permettent une remarque quant aux centres universitaires fréquentés par la plupart des médecins grecs: c'est l'Italie qui vient au premier rang (Padoue, Rome, Pise, Bologne, Florence, Naples, ainsi que les universités du Piémont, etc.), suivie de l'Allemagne, l'Angleterre, la France, la Russie et quelques autres pays européens.

L'un des chapitres de l'ouvrage précité de Spiros Charokopos s'intitule «Étudiants grecs dans les universités étrangères au XVIII<sup>e</sup> siècle»<sup>30</sup>. Grâce aux informations qu'il a réunies, Charokopos dresse quelques statistiques<sup>31</sup>, mais nos propres listes sont de beaucoup plus riches que celles proposées par lui pour le XVIII<sup>e</sup> siècle. Ses statistiques nous ont servi, toutefois, de point de départ, en ajoutant d'autres universités à celles déjà mentionnées par lui comme les plus fréquentées.

Nous nous proposons ici de répondre aux questions suivantes: où, quand et environ combien de grecs ont-ils étudié la médecine aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles? Quel a été leur programme d'études? Quels étaient leurs maîtres?

Une première remarque s'impose, à savoir qu'à part les «*didaskaloi*», les médecins représentaient la catégorie la plus nombreuse des intellectuels grecs de l'époque. Pourquoi cette préférence pour la médecine? Sans doute, en premier lieu pour des raisons d'ordre économique et social. Mais il ne faut pas oublier non plus que l'enseignement et la pratique médicale jouissaient dans le monde grec d'une longue tradition, qui remontait à la plus haute antiquité et se poursuivait à travers l'époque byzantine<sup>32</sup>. Aussi, rien d'étonnant que le monde grec compta au XVIII<sup>e</sup> siècle bon nombre de centres médicaux et de précieuses bibliothèques spécialisées<sup>33</sup>.

29. Il s'agit des listes annexées à l'ensemble de l'ouvrage déposé à l'Institut des études sud-est européennes de Bucarest.

30. Sp. Charokopos, *op.cit.*, pp. 43-47.

31. *Ibidem*, avec la statistique des régions ou localités d'origine des étudiants mentionnés.

32. Cf. N. Vătămanu, Gh. Brătescu, *op.cit.*, p. 152-160; *Istoria medicinii universale*, Bucarest 1970; V. Bologa, B. Dujescu, *Istoria medicinii*, 1970; John Freud, *Histoire de la médecine depuis Galien jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1728; G. K. Pournaropoulos, *Ictropia τῆς λατρικῆς*, Thessalonique 1930; etc. Les écoles de Pergame et d'Alexandrie ont eu une grande importance pour la formation de plusieurs médecins célèbres, qui, à part une synthèse des connaissances léguées par Hippocrate et Galien ont transmis à leurs successeurs les fruits de leur expérience en tant que praticiens valeureux. Ajoutons encore que ce fut également sous le règne de l'empire byzantin qu'on a jeté les fondements de l'assistance médicale, soutenue par l'administration impériale.

33. A. Stavropoulos, *op.cit.*, p. 97 et suiv.; en 1753, à Constantinople on fonda l'Hôpital des «Sept Tours»; quelques années plus tard, en 1760, est attesté un «Hôpital des Grecs» et en 1762, les marins avaient leur hôpital à Galata, les documents se rapportant à un hôpital «pour soigner la Nation». Par ailleurs, ce n'est guère par simple hasard qu'il y avait des hôpitaux dans les îles dès le XVII<sup>e</sup> siècle et au siècle suivant. Ils sont également attestés à Andrinople (1752), Serres (1796), dans le Péloponnèse (Magne, Mistra), ainsi qu'à Nauplie, Chio, etc. Si une «école de pharmacologie» est attestée à Corfou dès 1669, nous aurons aussi au XVIII<sup>e</sup> siècle une «École pratique de

Si les écoles de médecine d'Italie étaient préférées par les étudiants grecs, comme celle de *Palerme*, célèbre dès le IX<sup>e</sup> siècle c'était certes pour leur renommée — mais aussi en raison des colonies grecques, riches et bien organisées, disposant d'écoles élémentaires et de collèges qui attiraient la jeunesse de tout l'espace sud-est européen. C'est *Padoue*, certes, qui représentait le centre universitaire le plus important du monde grec et sud-est européen en général. Et cela à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. Fondée en 1221, l'école médicale de Padoue a été réorganisée au XV<sup>e</sup> siècle, avec deux chaires de théorie médicale, deux autres de pratique et deux de chirurgie. A la fin de ces études, les nouveaux docteurs recevaient le titre de «iatrophilosophes» diplômés. Pour leurs études pratiques, les étudiants avaient à leur disposition un jardin botanique, des musées et des internats, ainsi qu'un enseignement clinique bien structuré. Plusieurs collèges «pour étrangers» ont été fondés au XVII<sup>e</sup> siècle, or, la majeure partie de leurs étudiants étaient des grecs. En même temps, tout une série de médecins grecs occupèrent des chaires à l'université padouane<sup>34</sup>. Quand, par suite de l'occupation française en 1797, l'Université de Padoue cesse de fonctionner selon les vieux critères<sup>35</sup>, on constate aussi une diminution sensible des étudiants grecs, qui se tournent dès lors vers d'autres universités, par exemple celles de Vienne et des cités allemandes.

Mais, pour revenir à la fameuse Université de Padoue, mentionnons qu'en parcourant plusieurs catalogues, ainsi que diverses sources et études accessibles, nous avons pu dresser une liste des médecins grecs qui y ont fait leurs études durant une période qui va du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'aube du XIX<sup>e</sup>. Sur les soixante dix-huit médecins inscrits pour l'instant dans notre liste (car ce chiffre ne saurait être qu'approximatif, puisque nous avons la certitude que des recherches à venir pourraient le compléter), dix ont suivi les cours de cette université au XVII<sup>e</sup> siècle; environ trente au XVIII<sup>e</sup> siècle et les autres à la fin de ce dernier siècle et le commencement du XIX<sup>e</sup>. En règle générale, nous avons pris pour date ultime l'an 1821, compte tenu des années d'étude proprement dite et de pratique médicale. Ajoutons encore que quelques-uns de ces étudiants padouans sont allés compléter leur instruction dans d'autres centres universitaires d'Italie (Florence, Pise, Bologne, Rome, Naples) et de France (Paris, Montpellier).

Quelques autres soixante dix-huit médecins grecs ont poursuivi leurs études ailleurs qu'à Padoue, mais toujours en Italie: à *Palerme*, ainsi qu'à Bologne, Parme, Naples, Rome, Modène, Pise, Florence, Sienne, Pavie, Ferrare, Turin<sup>36</sup>,

---

médecine» à Mistra. Souvent, les hôpitaux étaient dotés de bibliothèques, tels ceux de Chio (12.000 vol. au XVIII<sup>e</sup> siècle), Crète, Smyrne, Thessalonique, etc.

34. Sp. Charokopos, *op.cit.*, pp. 37-38.

35. *Ibidem*, p. 66.

36. Cf. di-dessus, n. 29.

ités également célèbres pour les centres médicaux respectifs. Par exemple, un grand nombre de médecins grecs ont obtenu leurs diplômes à l'Université de Bologne. Quelques autres parachevèrent leur formation médicale dans différents centres européens, ainsi que le voulait la coutume du temps.

Parmi les grandes cités italiennes, *Florence* comptait une importante et riche colonie grecque. A partir de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle nombre de savants grecs enseignèrent à l'université florentine, traitant surtout de littérature et de philosophie. Des étudiants grecs la fréquentèrent depuis la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Beaucoup de jeunes grecs étudiant la médecine sont attestés à *Pise*, où s'épanouissait au XVIII<sup>e</sup> siècle une florissante colonie grecque<sup>37</sup>. Enfin, Naples, la Sicile, avec Catane et Messine, ainsi que le Piémont offraient des centres d'enseignement médical très fréquentés par la jeunesse grecque.

En ce qui concerne la France, bien que l'historiographie grecque attribue à *Montpellier* la formation de bien de médecins au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle n'en précise pas le nombre. Pour notre part, nous avons abouti à un nombre de vingt médecins grecs ayant complété leurs études à Paris durant la période concernée. Sur ces vingt médecins qui étudièrent en France, huit se sont instruits entièrement à Paris, ainsi que dans d'autres centres européens (en Italie, à Rome, à Padoue et Florence et en Angleterre). Enfin, notons encore pour ce XVIII<sup>e</sup> siècle un diplômé grec de l'École médicale de Lyon<sup>37 bis</sup>.

Mais vers la fin de ce siècle, quantité de grecs sont conduits, surtout par des intérêts commerciaux, vers l'Europe centrale. *Vienne* hébergeait à l'époque une riche colonie grecque, avec une activité culturelle en plein essor, qui se traduisait en écoles, de même que dans la presse et l'imprimerie. Rien que de très naturel donc de constater le grand nombre de médecins grecs de l'université viennoise vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Et ce n'est pas pur hasard que la Bibliothèque Nationale de Vienne compte de nombreux manuscrits médicaux, dont 53 en langue grecque<sup>38</sup>. Nos propres recherches nous ont permis de dépister jusqu'à présent seize médecins grecs diplômés de cette université<sup>39</sup>, dont quelques-uns ont complété leurs études dans d'autres centres d'enseignement allemands. Il nous semble hors de doute que les sources qui restent à explorer livreront un pourcentage élevé de grecs ayant étudié à Vienne. Du reste, deux articles du professeur P. Énépékidis, parus dans la presse grecque, viennent à l'appui de cette certitude<sup>40</sup>.

Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, la présence des étudiants grecs dans les universités allemandes y est attestée. Les mêmes causes économiques déjà mentionnées

37. Sp. Charokopos, *op.cit.*, p. 39.

38. H. Hunger, *op.cit.*, p. 37-106: 53 manuscrits sont enregistrés sous la rubrique *Codices medici*.

39. Cf. annexe IV dans la copie de l'ouvrage déposée à l'Institut des études sud-est européennes de Bucarest.

40. Cf. le journal athénien *Tò Bῆμα* du 25 et 27 mars 1981.

contribuèrent à en augmenter sensiblement le nombre au XVIII<sup>e</sup> siècle. A Leipzig (Lipska), dotée aussi d'une riche bibliothèque, se poursuivaient des études de médecine, philosophie et technique. On y découvre quelques étudiants en médecine au XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais plus nombreux étaient ceux d'Iéna, où fonctionnait une école médicale fondée en 1558, et de Halle, dont l'école médicale était aussi renommée, depuis sa fondation en 1694, ayant attiré beaucoup d'étudiants de la zone sud-est européenne. Les écoles de Francfort, de Göttingen et de Munich (où l'enseignement médical y a été organisé à partir de l'an 1672) comptaient également quelques étudiants grecs.

Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle beaucoup de jeunes grecs étudiaient à Oxford, où avait été fondé un Collège grec en 1689<sup>41</sup>. On y enseignait, à part la théologie et les mathématiques, la médecine aussi<sup>42</sup>. Le célèbre Alexandre Helladius et le non moins fameux Emmanuel Timoni (qui avait étudié à Padoue également) y sont attestés au XVII<sup>e</sup> siècle. Enfin, les sources parlent de deux autres médecins grecs, diplômés des universités anglaises.

Pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, nous avons relevé l'existence de six médecins grecs qui avaient fait leurs études aux universités de St. Petersbourg et de Moscou<sup>43</sup>, ville qui gagna une certaine importance à cette même époque<sup>44</sup>. Au siècle précédent déjà, plusieurs écoles et imprimeries grecques avaient été fondées en Russie, dans le but annoncé de venir en aide à l'*Eglise Orthodoxe*; en 1965, les frères Lihoudi se trouvaient à la direction de l'Académie Moscovite<sup>45</sup>. La présence des étudiants dans ses universités s'explique facilement, vu les intérêts politiques de la Russie dans le monde grec.

Maints noms de médecins grecs sont cités par les sources comme ayant étudié dans différentes universités européennes<sup>46</sup>, mais parfois aussi ces sources sont muettes quant aux centres exacts où de telles études se sont poursuivies. Il se peut, sans doute, que ce soit l'une des universités déjà mentionnées, comme il se peut aussi qu'il s'agisse d'autres universités européennes, non encore énumérées. C'est le cas des universités de Hollande (Leyde), de Suisse (Bâle) ou d'Espagne — pays où il y avait des colonies grecques et la présence des étudiants grecs est attestée dans des écoles attachées à l'étude d'autres domaines que la médecine.

Des centres médicaux existaient dans le cadre de l'empire ottoman dès le

41. C. Evangelidis, *Iστορία τῆς παιδείας ἐπί Τουρκοκρατίας*, Athènes 1958, pp. 510-520.

42. Sp. Charokopos, p. 45; N. Vătămanu, *Din trecutul medicinii*, pp. 19-49.

43. Cf. annexe VI, §. B de la copie dactylo de l'ouvrage complet à l'Institut des études sud-est européennes de Bucarest.

44. Sp. Charokopos, *op.cit.*, p. 46; l'école médicale moscovite a été fondée en mai 1765 (*Istoria medicinii*, p. 667).

45. C. Evangelidis, *op.cit.*, p. 349.

46. Cf. annexe VI, §. C de la copie dactylo de l'ouvrage complet à l'Institut des études sud-est européennes de Bucarest.

XVII<sup>e</sup> siècle, ainsi que nous l'avons déjà relevé<sup>47</sup>. En prenant pour source les dires de Démètre Cantémir, Nicolas Vătămanu nous apprend que l'étude de la médecine, enseignée par Alexandre Mavrocordato<sup>48</sup>, fut introduite au programme de l'Académie constantinopolitaine. C'est ce qui explique pourquoi les sources parlent des études médicales suivies à Constantinople, par Démètre Procope Pamper, outre celles effectuées à Padoue au cours de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>49</sup>.

C'est toujours par Nicolas Vătămanu qu'on apprend que le prince valaque Constantin Brancovan aura fondé des cours de médecine à l'Académie bucarestoise de St. Sava. Toutefois, cette thèse n'est point partagée par d'autres chercheurs. Le réputé historien de la médecine estime qu'à Bucarest et à Iassy étaient organisés des cours théoriques de médecine, grâce à l'étude des classiques du domaine grec, latin et arabe. Il ne s'agissait que de *cours d'initiation*, les intéressés devant ensuite poursuivre et parachever ailleurs leurs études médicales. Selon ce même historien, Nicolas Kérameus ne pratiquait pas la médecine à Iassy, où il ne faisait qu'enseigner la théorie médicale. Toujours d'après N. Vătămanu, le plus ancien des écrits de médecine en roumain *Alegerile lui Ippocrat*<sup>50</sup> (*Choix d'Hippocrate*) est une traduction du grec ayant servi de «matériel didactique» à l'Académie de Iassy; c'est à cette même fin que Marc de Chypre avait rendu, en grec moderne, les *Aphorismes d'Hippocrate*, au collège de Saint Sava, à Bucarest. L'enseignement des sciences naturelles et de la médecine était dispensé sous le générique «physique»<sup>51</sup>.

Les nombreux boursiers grecs envoyés par Brancovan à Padoue —et dont bon nombre étudiaient la médecine— seraient, peut-être, encore un argument en ce sens. Souvent les diplômés de médecine ne la pratiquaient pas: ils ne faisaient que l'enseigner, en même temps que les sciences naturelles ou la physique. Aussi, N. Vătămanu conclut: «Pourquoi un médecin était-il philosophe? Parce qu'il était un savant, familiarisé avec les principes de l'art médical, qui ne pratiquait pourtant pas la médecine, mais pouvait être enseignant dans quelque institution culturelle, à quelque école de hautes études, où il enseignait à son tour la philosophie, y compris la physique, les mathématiques (liées à la médecine selon l'esprit de l'enseignement aristotélicien), l'astronomie, la chimie, la botanique et autres disciplines. Si besoin était, il pouvait

47. A. Stavropoulos, *op.cit.*, p. 41 et suiv.

48. N. Vătămanu, *Invățămîntul medical...*, pp. 59-68.

49. C. Erbiceanu, «Bărbătii culpi greci și români, și profesorii din Academile de Iași și București din epoca zisă fanariotă (1650-1821)» *Analele Academiei Române*, Seria II, tom XXVII, p. 167.

50. Cf. aussi A. Pippidi, «Despre o carte de medicină și despre multe din biblioteca Academiei Domnești din Iassy» dans *Retrospective médicale*, Bucarest, 1985, p. 169-172.

51. N. Vătămanu, *op.cit.*; dans l'article précité (note 50), A. Pippidi rallie le point de vue d'Ariadna Camariano-Cioran, estimant que l'Académie Princière de Iassy ne comportait pas à son programme l'enseignement des études médicales (p. 172).

soigner les malades, bien que cette pratique de la médecine au lit du malade soit de plus en plus dévolue au médecin-physicien»<sup>52</sup>.

## *II. La place des médecins grecs dans la vie politique des pays roumains*

Suite aux nouvelles expéditions ottomanes en territoire grec, on constate, vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, un mouvement de la population hellénique vers le nord-ouest et l'ouest de l'Asie Mineure. Après la conquête complète de la Grèce, en 1669, une vague d'émigrants s'est déversée dans les îles et en Italie (surtout à Venise), ainsi qu'en Europe centrale et orientale (Autriche, Hongrie, Pologne, Moldavie, Transylvanie, Valachie et Serbie)<sup>53</sup>.

A cette époque, la principale activité des grecs était le commerce, de même d'ailleurs qu'aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, quand ils tiendront une place importante aux côtés des arméniens et des juifs, dans le commerce oriental<sup>54</sup> et le transit des marchandises entre l'Orient et l'Europe centrale<sup>55</sup>. Et dès le XVI<sup>e</sup> siècle, les grecs commencent à tenir des fonctions importantes dans la vie économique d'abord, politique ensuite. Au siècle suivant, l'importance de leurs fonctions devait se développer davantage et s'imposer sur le plan politique — comme ce fut, par exemple, le cas de l'activité de drogman.

En effet, les sultans ottomans usaient du grec dans leur correspondance avec les commandants de la zone balkanique et des îles, de même que pour les missions officielles près du doge de Venise<sup>56</sup>. Il était normal d'appeler, à leur service entre autres, des intellectuels grecs qui connaissaient aussi plusieurs langues orientales et occidentales. Or, parmi ces intellectuels, les médecins grecs, de même que leurs confrères juifs, jouissaient d'un haut prestige<sup>57</sup>. Aussi, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, les grecs commencent à devenir les interprètes officiels ou drogmans de la Porte. Le premier à obtenir cette fonction fut, comme de juste, un médecin: Panaïotis Nikoussios; Alexandre Mavrocordato, «magister en médecine» de Padoue, devait lui succéder. Bon nombre de médecins grecs exerçant près les ambassades occidentales (notamment celle de Venise) allaient devenir interprètes officiels, accédant par la suite même au titre de

52. N. Vătămanu, *op.cit.*, pp. 64-65.

53. Ap. Vacalopoulos, *Iστορία τοῦ νέου Ἑλληνισμοῦ. Τουρκοκρατία 1453-1669*, Thessalonique 1962, vol. II, chap. II, p. 62 et suiv.

54. N. Iorga, *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'Orient à l'époque moderne*, Paris 1925, p. 78.

55. O. Cicanci, *Companiile grecești din Transilvania și comerțul european între 1636-1746*, Bucarest 1981.

56. N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest 1971, p. 61 et suiv.

57. N. Iorga, *op.cit.*, p. 129.

consul. D'autres médecins grecs se trouvaient au service des diverses cours royales d'Europe (France, Suède, Russie).

En ce qui concerne les pays roumains, les grecs devaient commencer à tenir une place politique importante dès la chute de Constantinople, arrivant au XVI<sup>e</sup> siècle à occuper des postes élevés dans la cour des princes roumains. Déjà vers la fin de ce siècle, mais surtout au XVII<sup>e</sup> siècle, ces postes élevés leur ont facilité l'union avec les nobles boyards valaques et moldaves, leur assurant également une place dans l'un ou l'autre des partis de la noblesse. Les marchands riches et les hauts dignitaires grecs de Constantinople vont tenir un rôle de première main dans le choix des princes roumains, avant de se poser en personne comme prétendants aux trônes des principautés, au XVIII<sup>e</sup> siècle, en tant que personnalités éminentes de la société grecque du Phanar. Du temps des règnes phanariotes, le nombre des grecs immigrés dans les principautés roumaines augmente sensiblement; chaque nouveau prince nommé à Constantinople vient s'installer en compagnie de toute sa clientèle grecque, destinée à fournir les cadres administratifs des deux pays en question.

Voilà donc l'ébauche des conjonctures historiques qui expliquent la présence des grecs au champ politique des pays roumains à une certaine époque. Beaucoup de médecins grecs s'impliquaient alors dans les intrigues politiques de Constantinople; exerçant en premier lieu leur profession, ils servaient aussi en tant que diplomates, secrétaires, enseignants, etc. Le grec devint langue de chancellerie dans les principautés roumaines: certains princes dont Petru Ţchiopul, Radu Mihnea, Constantin Brancovan, Démètre Cantemir, ainsi que la noblesse de cour, devaient faire venir pour leurs enfants des maîtres grecs, choisis parmi les plus renommés. Hector E. Sarafidis note, par exemple, que Petru Ţchiopul se faisait soigner par Frangiscus Laskaris de Chio, en 1588; d'autre part, on trouve à Iassy attestée en 1613-1615 la présence du iatrophilosophe Nicolas Kérameus<sup>58</sup>.

Du reste, des écoles grecques seront fondées au XVII<sup>e</sup> siècle à Tîrgoviște, Iassy et Bucarest, avec plusieurs médecins grecs dans leur corps d'enseignants. Des médecins grecs vivaient aussi à la cour épanouie de Constantin Brancovan. C'est sur leur activité politique que nous allons nous arrêter.

L'un des médecins grecs ayant tenu un rôle important dans les pays roumains a été sans doute *Jacques Pylarinos*; plusieurs études lui ont été consacrées tant par l'historiographie grecque<sup>59</sup>, que par l'historiographie roumaine<sup>60</sup>.

58. Ch. Sarafidis, *op.cit.*, pp. 5-6.

59. Il s'agit, en fait, des microbiographies incluses dans les «Catalogues» de Zaviras, Sathas, Alivatzos, Charokopos, etc.

60. Certaines données à relever chez C. Erbiceanu, *Bărbați culti greci...*, p. 10; Ch. Sarafidis, *op.cit.*, p. 6-7 et notamment dans l'étude de N. Vătămanu, *Jacob Pylarinos, medic al curții domnești din București (1684-1687; 1694-1708)*, dans l'ouvrage *Din istoria medicinii românești și universale*, Bucarest 1962, pp. 121-132.

Originaire de Céphallonie, où il est né en 1659 d'une famille comptant nombre de lettrés formés en Italie, il a effectué ses études de droit à Venise, et ensuite à l'Université de Padoue. Rentré dans son île, Pylarinos exerce son métier d'avocat pendant un certain temps, puis il retourne à Padoue pour faire des études de médecine, qu'il finira par pratiquer en Crète, comme premier médecin d'Ismail Pacha, le gouverneur de l'île. Il accompagnera son employeur dans les voyages que celui-ci fera à Athènes, Constantinople, Alep et en Égypte<sup>61</sup>, puis il s'établira pour un temps comme médecin à Constantinople. Emmené comme premier médecin par Șerban Cantacuzène à Bucarest et, ensuite, à Iassy où il devait accéder au trône en 1665, Pylarinos quitta le prince en 1687 pour voyager en Allemagne et, l'année suivante, en Russie, où il entra pendant toute une année au service de Pierre le Grand, sur la recommandation de l'empereur Léopold d'Autriche. Mais, le climat de la Russie lui sera nocif: malade, il rentrera une fois de plus en Céphallonie pour devenir le médecin de Francesco Morosini et de la flotte vénitienne<sup>62</sup>. A la mort de Morosini, il prend la route à nouveau: on le trouve, en 1694, en Valachie, cette fois au service de Constantin Brancovan, qui le garde pendant quatre ans<sup>63</sup>. Ses pérégrinations continuent: Céphallonie, Venise et Livourne; en 1703 se sera le tour de Smyrne et de Constantinople. On le retrouve, à une certaine époque, comme médecin des «princes serbes», pour un salaire de 1.500 florins<sup>64</sup>. Il exécute des missions à Constantinople en 1701 et 1707 pour le prince valaque Brancovan. De 1708 à 1711, il réside comme consul de Venise à Smyrne, tout en conservant ses liens avec Brancovan, auprès duquel il détache un certain Joseph<sup>65</sup>. Son amitié pour le prince va jusqu'à l'aider à simuler une maladie quand le sultan le mande à Andrinople<sup>66</sup>. A ce qu'il paraît, les bons offices de Pylarinos furent également sollicités par le spathaire Cantacuzène, qui lui demanda conseil pour sa fondation hospitalière de Colțea (à Bucarest), qu'il désirait calquer sur l'Hôpital San Lazzaro de Venise.

Avant de clôturer cet aperçu d'une telle personnalité, voici encore quelques détails la concernant, faits pour souligner la variété de ses multiples occupations, menées avec un inépuisable dynamisme. Notons, par exemple, en ce sens, la lettre qu'il adressa de Bucarest le 10 février 1687 à Jean Cariophile; cette lettre, conservée dans les collections de la Bibliothèque de l'Académie Rou-

61. C. Sathas, *Νεοελληνική Φιλολογία*, pp. 428-430.

62. Alivizatos, *op.cit.*, p. 10; N. Vătămanu, *op.cit.*

63. Il figure au «Registre de la trésorerie» de 1697 en tant que «Iacob doftorul», c'est-à-dire «Jacques le médecin»; et le même registre de l'année 1703 indique son salaire mensuel.

64. Renseignement d'Alivizatos.

65. Une épidémie de peste en Valachie est mentionnée à cette occasion (Hurmuzaki XIV/1, pp. 763-764).

66. Il prêtera serment ensuite en faveur de la veuve du prince Brancovan, pour son dépôt bancaire chez Zecca; N. Vătămanu, *op.cit.*, p. 128.

maine, conte les soins donnés par le médecin au métropolite Germanos de Nyssa, mort par la peste; mais elle parle aussi de l'éventuel départ «au printemps» de Bernardinos — «de par la volonté de notre illustrissime prince»<sup>67</sup>. Quelques ordonnances médicales contre la toux, trouvées dans un recueil manuscrit<sup>68</sup>, seraient, à notre avis, de la main même de Pylarinos. Cette hypothèse gagne en vraisemblance grâce à une lettre anonyme incluse dans le même recueil manuscrit: il s'agit de la requête adressée en 1711 au prince de Valachie par un solliciteur inconnu qui implore la bienveillance princière en faveur de l'un de ses fils, un certain Joseph. Et cette haute protection devait lui être accordée sur la recommandation de Pylarinos<sup>69</sup>, ainsi que nous l'avons déjà constaté lorsque nous avons parlé de l'imminente arrivée de ce même Joseph, annoncée par Pylarinos en 1711, depuis son consulat de Smyrne; il semblerait même qu'un certain rôle était déjà dévolu dans la cour valaque à ce Joseph. Le miscellanée respectif comporte aussi, par ailleurs, la relation du martyre infligée au prince Brancovan et à ses fils<sup>70</sup>. Quant à Jacques Pylarinos, sa mort, intervenue à Venise en 1718, a mis le point final à sa prodigieuse activité scientifique et littéraire, dont il sera encore question ci-après.

Un autre médecin grec en renom à la cour de Constantin Brancovan était *Jean Comnène* de Héraclée, également connu sous son vrai nom, Jean Molibdos, et en tant que métropolite de Dristra, sous le nom de Hiérothée. Il étudie la théologie, la philosophie, la grammaire et la médecine à l'Académie du patriarche de Constantinople. A partir de 1682, il est attesté en Moldavie, en tant que précepteur des enfants du prince Ghoerghe Duca, dont il surveille l'instruction en compagnie d'un autre médecin grec, Azaire Cigala de Santorin<sup>71</sup>, et de Spandoni, professeur à l'Académie du Phanar. En Moldavie, il dédia au prince Duca<sup>72</sup> des vers et un texte apologétique, signé Jean Molibdos. Selon toute probabilité, il quitte Iassy en 1684, au moment où son protecteur perd le trône, pour se rendre en Italie, afin de suivre des cours de médecine à l'Université de Padoue.

67. Il lui fait également part des salutations du Père Bernardin, BAR, *ms. gr. 974*, f. 69, manuscrit qui comporte aussi plusieurs lettres adressées par Brancovan au grand logothète Jean Cariophile.

68. BAR, *ms. gr. 229*, f. 35<sup>v</sup>.

69. Hurmuzaki XIV/1, pp. 763-764.

70. BAR, *ms. gr. 229*, 352<sup>v</sup> avec la mention suivante «1714 mars le 24 le saint et grand mercredi l'empire des turcs a saisi de son trône le prince Constantin Brancovan et l'a occis à Byzance, lui et ses fils, Dinicu, Ștefan, Răduci et Matei, ainsi que Ioan Văcărescu le grand échanson, le même août 15».

71. Cf. le premier paragraphe du chapitre.

72. Détails sur la biographie de Jean Comnène chez O. Cicanci et P. Cernovodeanu, «Contribution à la connaissance de la biographie et de l'œuvre de Jean (Hiérothée) Comnène (1668-1719)», avec l'aperçu succinct de l'ensemble de son oeuvre, dont bon nombre de pièces dédiées aux princes régnants des principautés roumaines (Constantin Brancovan, Nicolas Mavrocordato, Gheorghe Duca, Constantin Duca), *Balkan Studies*, XII, 1, Thessalonique, 1974, pp. 143-186.

sité de Padoue. Son diplôme de docteur en médecine obtenu en 1686, il reçoit le 8 octobre de la même année une lettre de la part de Germanos Locros d'Étolie, archévêque de Nyssa, qui l'invite à la cour princière de Bucarest. Quelques paragraphes de cette lettre méritent d'être reproduits ici, car, outre les éloges adressés à Jean Comnène, ils rendent compte de la manière dont les médecins étaient invités à fréquenter les cours princières et de leur position sociale: «Tu as travaillé durement pour parachever tes études en médecine<sup>73</sup>... et tu t'es donné grande peine pour obtenir des résultats bons et utiles. Car la bonne renommée d'un médecin éminent par sa sagesse exige qu'il soit apte à estimer les causes de toutes les maladies... Au surplus, en ce qui concerne la pratique du mélange et de la préparation des plantes et des remèdes, tu la trouveras parmi nous également. J'ai parlé de toi à l'un de mes amis qui est médecin, au service du prince régnant<sup>74</sup>, et je lui ai montré aussi l'épigramme; il m'a chargé de t'écrire pour te conseiller de ne point exercer la médecine à Venise (car cela serait très onéreux et tu ne disposes pas des moyens nécessaires) et il m'a assuré que dans un délai de six mois tu pourras te créer ici une très bonne situation, car lui-même veut abandonner cette charge et il cherche justement quelqu'un qui le remplace. Pour conclure, si tu es d'accord et crois avoir entièrement appris la théorie médicale, n'hésites pas de venir parmi nous aussi vite que possible»<sup>75</sup>. Mais il semble que Jean Molibdos n'estimait pas avoir approfondi suffisamment ses connaissances médicales, puisqu'il choisit de demeurer en Italie, en prenant le nom de Jean Comnène, dont la tonalité byzantine était censée faire impression sur ses pratiques. Une lettre qu'il adressait en avril 1687 à Manuel Cariophile était signée «Jean Comnène qui était évoqué (c'est-à-dire, qui signait) auparavant Molibdos»<sup>76</sup>.

On le retrouve dans l'intervalle des années 1689-1694 à Moscou<sup>77</sup>, invité probablement par les soins de *Sophronios et Joannikios Licoudis*<sup>78</sup>, qui y avaient fondé, en 1687, l'Académie slavo-gréco-latine. Une digression s'impose à ce propos: la Russie, à partir de Pierre le Grand, n'a pas cessé d'étendre ses territoires, surtout du côté des Détroits et au dépens de la Sublime Porte. La politique du tsar tendait à s'assurer des alliances dans les rangs des populations balkaniques, formentant des soulèvements contre les ottomans, qu'elle ap-

73. Ce qui prête appui à l'hypothèse selon laquelle il aurait débuté dans l'étude de la médecine à Constantinople.

75. Hurmuzaki, *Documents*, XIII, no XIV, doc. 3.

76. Ιωάννης Κομνηνός δι προτγουμένως ἐπικληθεὶς Μόλυβδος, BAR, ms. gr. 974, ff. 155-156.

77. En 1688, il se trouvait encore à Venise, où il rencontraient Jean Comnène (cf. N. Vătămanu, *Jacob Pylarino, medic al curții domnești din București (1648-1687; 1694-1708)*, loc. cit., pp. 121-132).

78. En 1689, Ioanikios Likudis représentait la Russie à Venise, cf. G. Bezviconi, *Contribuji la istoria relațiilor româno-ruse*, Bucarest 1902, p. 114.

puyait, il est vrai, plutôt par une propagande riche de promesses, que par une véritable aide militaire. Se proclamant la protectrice depuis toujours des fidèles orthodoxes de l'empire ottoman, elle finira par obtenir officiellement ce droit, lors du traité de 1774. C'est ce qui explique pourquoi tout un lot d'intellectuels grecs tournaient leurs espoirs vers la Russie, qui les délivrerait de la domination ottomane. Parmi eux il y avait, certes, des médecins aussi, à part les prélats orthodoxes, les professeurs, etc. Il n'en reste pas moins qu'en 1694 Comnène se trouvait en Valachie, mais comme son ancien élève, le prince Constantin Duca l'invitait à Iassy, il quitta Bucarest avant la fin de l'année et il passa les fêtes de Noël en Moldavie, où lui parvint, en 1695, une lettre de Nicolas Mavrocordato<sup>79</sup>. De décembre 1695 à 1702, il sera l'un des médecins du prince Brancovan: on le trouve mentionné dans le registre de la trésorerie princière pour la première fois en l'année 1697 sous le nom de «Ianache doftorul» (Jannakis le médecin)<sup>80</sup>. Lors de la guerre contre l'empire autrichien, on le trouve accompagnant, ainsi que Jacques Pylarinos, les troupes de Branovian en Olténie<sup>81</sup>. Son salaire jusqu'en 1700 était de 800 thalers par an, pour monter à mille thalers ensuite. Pourtant, il allait quitter la cour de Brancovan en automne 1702, sans interrompre pour autant ses relations avec le prince de Valachie<sup>82</sup>. Il prendra l'habit monacal sous le nom de Hiérothée en participant en tant que tel à l'assemblée d'Arnaut-Köi en septembre 1703<sup>83</sup>.

Si pendant son séjour en Valachie Jean Comnène mena une double activité, médicale et culturelle, ses opinions politiques nous sont révélées à l'occasion de cette assemblée des boyards valaques et moldaves. Comnène s'avère favorable à la politique de Brancovan et préconise la mise sur pied d'une entente entre la Moldavie et la Valachie, sous la direction du prince de cette dernière. A son avis, des relations et une étroite collaboration politique et militaire étaient nécessaires entre les deux pays roumains, afin qu'ils puissent s'opposer avec succès aux dangers qui les menaçaient dans leur existence même; selon lui, ces relations, cette étroite collaboration, pouvaient aller jusqu'à l'union de la Moldavie avec la Valachie. Une telle mesure pouvait avoir pour résultat bénéfique la solution des conflits intestins entre les diverses factions des boyards, tout en dressant une barrière difficile à renverser face à l'expansion de l'empire ottoman<sup>84</sup>. D'autre part, Jean Comnène a soutenu l'avènement de Michel Raco-

79. Archives d'État de Iassy, *ms. gr. 1788*, ff. 146-146<sup>v</sup>.

80. *Registre des revenus et dépenses de la trésorerie (= 1694-1704)* (éd. Aricescu, «Revista istorică a Archivelor Românești», I, Bucarest 1873, pp. 312-313).

81. N. Vătămanu, *Incepiturile organizării sanitare militare în Țara Românească la sfîrșitul secolului al XVII-lea*, «Igiena», XIII/1963, 1, p. 79-85 et *De la începiturile medicinii românești*, pp. 211-214.

83. Démètre Cantemir, *Istoria ieroglifică*, éd. P. P. Panaitescu, I, Veres, I, Bucarest 1965, p. 140.

84. *Ibidem*, pp. 140-149.

vitzu au trône moldave et son soutien semble avoir été décisif en ce sens<sup>85</sup> — c'est ce que nous apprend Démètre Cantémir, adversaire reconnu du prince de Valachie, qui entreprend vivement le savant grec à ce sujet, en traitant son discours d'hypocrite<sup>86</sup>.

En prenant l'habit, Jean Comnène commence une brillante carrière ecclésiastique: dès 1705, on le trouve métropolite en Asie Mineure; puis, il sera le métropolite de Silistra, dans le proche voisinage de la Valachie. Grâce à ses relations dans ce pays, il pourra souvent le visiter, surtout pour demander les subsides dont l'Église avait besoin à cause des pillages effectués par les tatars et des exactions des fonctionnaires turcs qui prélevaient les impôts. C'est ce que montre sa correspondance avec le prince Nicolas Mavrocordato, qui, de son côté, dans ses lettres, donne cours à son inquiétude face à la conjoncture politique de l'époque en Moldavie, exposée aux luttes entre turcs, tatars et russes<sup>87</sup>.

Infatigable au service de l'Église, Jean Commène sollicite l'intervention de Chrysanthé, le patriarche de Jérusalem, ainsi que l'appui du grand drogman Jean Mavrocordato, frère du prince de Moldavie, pour amener Bostangi Pacha et le grand vizir à lui accorder une exemption d'impôts<sup>88</sup>. Une lettre du prince Nicolas Mavrocordato, datée du 15 décembre 1712, témoigne de son intervention auprès de son frère, le grand drogman, en faveur de Hiérothée<sup>89</sup>. Celui-ci se rendra une fois de plus à Bucarest le 28 avril 1713, ce qui lui permettra d'admirer les récents édifices de St. Jean et de St. Georges le Nouveau, bâtis par Constantin Brancovan, auprès duquel il trouvera une fois de plus la meilleure réception<sup>90</sup>. Par ailleurs, ainsi qu'une lettre de Marc Porphyropoulos de Chypre, directeur de l'Académie princière de la capitale valaque nous l'apprend, les connaissances médicales de Jean Comnène étaient encore fort appréciées et le prince Brancovan en personne l'avait sollicité à cet égard<sup>91</sup>.

Son crédit se poursuivra sous le règne suivant, du prince Ștefan Cantacuzène (1714-1718), auprès duquel il interviendra en faveur du monastère de Chalikis<sup>92</sup>. Du reste, le prince devait le recevoir de façon particulièrement chaleureuse lors de sa nouvelle visite à Bucarest en 1714.

Par ailleurs, Jean Comnène passa les dernières années de sa vie surtout en

85. Il va sans dire que l'argent investi par Constantin Brancovan a beaucoup pesé dans la balance.

86. O. Cicanci, P. Cernovodeanu, *op.cit.*, pp. 152-153.

87. Lettre du 27 octobre 1711, Archives d'État de Iassy, ms. gr. 1788.

88. Hurmuzaki, XIV, 1, pp. 470-471, doc. XXXXCIII.

89. *Ibidem*, pp. 488-490.

90. O. Cicanci, P. Cernovodeanu, *op.cit.*, pp. 156-157.

91. Hurmuzaki, Documente, XIV, 1, p. 543, doc. DXLI.

92. *Ibidem*, pp. 604-605.

Valachie, où il fut, probablement, enterré<sup>93</sup>. Sa vaste correspondance avec les princes régnants des pays roumains d'une part, avec les hauts prélates et les intellectuels grecs, d'autre part, reflète son intérêt pour la politique des pays roumains et du sud-est européen en général, ce qui n'empêche que ses préoccupations d'ordre médical et littéraire restent les plus nombreuses et éminentes. Les collections de la BAR témoignent en ce sens. Par exemple, le ms. gr. 427 comporte principalement la correspondance échangée entre les princes des pays roumains et quelques hauts prélates ou intellectuels grecs des XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, parmi lesquels comptent aussi Jean Comnène et Jacques Pylarinos<sup>94</sup>; en ce qui concerne Jean Comnène, son nom est accompagné ici de la mention de sa profession médicale; tout un lot de notes et de comptes révèlent, en outre, quelques ordonnances médicales<sup>95</sup>.

Un troisième nom qui s'impose dans la suite des médecins grecs ayant fonctionné à la cour du prince Brancovan est celui de *Pantélémon Calliarchis*, originaire de Chio selon l'inscription gravée sur sa pierre funéraire<sup>96</sup>. En tant que premier médecin du prince, il recevait un salaire de mille thalers par an, de 1662 jusqu'en 1703<sup>97</sup>. Un manuscrit médical (no 617) de la BAR<sup>98</sup> précise l'année de son arrivée à Bucarest, car on peut y lire: copié de la main de «Pantélémon Calliarchis de Chios, premier médecin de l'ILLUSTRISSIME Prince de la Hongro-Valachie», le 12 juillet 1692<sup>99</sup>. Il paraît que ce «premier médecin» aura rendu maints «services de confiance» au prince de Valachie; peut-être bien qu'à l'instar d'autres médecins grecs, il a fait aussi office de secrétaire privé du prince et de «messager spécial» dans les nombreuses et difficiles démarches diplomatiques du prince Constantin Brancovan. On le retrouve à nouveau en 1710 à Bucarest, alors qu'il sera présent en 1715 à Andrinople. Nous regrettons de ne pas avoir d'autres données biographiques le concernant — l'unique fait attesté est qu'il a été enterré en 1725 à l'église conventuelle Stavropoléos de Bucarest<sup>100</sup>.

L'un des boursiers de Brancovan fut aussi *Georges Hypoménos* de Trébizonde, qui a affectué ses premières études dans sa ville natale avant de devenir, en 1694, étudiant à l'Académie princière de Bucarest. Il devait suivre ensuite des cours de médecine à l'Université de Padoue, grâce à une bourse accordée

93. O. Cicanci, P. Cernovodeanu, *op.cit.*, pp. 160-163.

94. Maintes similitudes avec le sommaire du manuscrit grec 1788 des Archives d'État de Iassy.

95. BAR, ms. gr. 427; voir surtout les notes inscrites sur les couvertures et les pages de garde.

96. P. Cernovodeanu, The tombstone of Prince Constantin Brancovan's physician, Pantelimon Calliarchis, *RÉSEE*, I, 3-4, 1963, p. 561-564.

97. N. Vătămanu, *De la incepiturile medicinii*, pp. 124-128.

98. Le manuscrit copié par Pantélémon Calliarchis est le Traité de médecine de Constantin Porphyrogénète.

99. Bibliothèque de l'Académie Roumaine, ms. gr. 617.

100. P. Cernovodeanu, *op.cit.*

par le prince Constantin Brancovan, et obtenir son diplôme en 1709<sup>101</sup>, année où Jean Avramios dédiait un ouvrage au prince, en faisant l'éloge de ses vertus, de sa famille et du docteur de fraîche date Georges Hypoménos. D'après Del Chiaro<sup>102</sup>, son examen de diplôme eut un brillant succès. Rentré ensuite en Valachie, pour autant que nous puissions le supposer, car aucun témoignage ne vient attester cette hypothèse, on le retrouve à Venise en 1712, d'où il envoie à son frère Jean, à Bucarest, deux missives par l'entremise de Jean Chrysoscoléos. Selon D. Russo, il se serait occupé des intérêts financiers de Brancovan, de même qu'il le fera après l'assassinat du prince en tant qu'avoué de la princesse Marie Brancovan jusqu'en 1730 et de ses fils, jusqu'en 1734<sup>103</sup>. Dans l'intervalle, il s'était rendu plusieurs fois et peut être aussi séjourné à Bucarest. En effet, il se trouvait dans cette ville en 1715 pour signer à titre de témoin, avec le docteur Muléimis, Jean Avramios et Marcos Apostolos, le testament de Nico Popa Zaraful<sup>104</sup> et, d'après C. Erbiceanu, il aurait été à un certain moment le directeur de l'Académie princière bucarestoise<sup>105</sup>. Toutefois, cette dernière hypothèse n'est pas confirmée par les travaux relatifs à l'Académie de St. Sava<sup>106</sup>.

Différentes sources font mention, du temps de Brancovan, d'un certain *Georges le Créois Docteur*, pratiquant la médecine pour le bénéfice des citadins bucarestois; il habitait avenue Calea Șerban Vodă. Selon N. Vătămanu, ce praticien était aussi le médecin attitré du prince Grégoire Ghica<sup>107</sup>. Comme ce sont là les seules données accessibles le concernant, il ne nous reste, pour les compléter, qu'à avancer quelques suppositions relatives à ses études et à sa rencontre avec le prince. Il paraît vraisemblable de penser qu'à l'instar de ses compatriotes crétois il ait poursuivi des études médicales en Italie et qu'il ait rencontré Grégoire Ghica à l'occasion de ce séjour italien. En effet, le prince s'est trouvé, à un moment donné, en exil à Venise, d'où il correspondait avec un autre médecin grec: Panaïotis Nikoussios, grand drogman de la Porte. D'après le chroniqueur valaque Radu Popescu, une fois réfugié à Venise, le prince Ghica cherchait à rétablir sa situation en écrivant à «Tsarigrade» (Constantinople) et en sollicitant l'appui de Nikoussios<sup>108</sup>. Des détails à ce sujet

101. C. Erbiceanu, *op.cit.*; il étudiait parallèlement la philosophie.

102. Dans *Storia delle moderne rivoluzioni della Valachia*, Venise 1718, p. 66-214.

103. D. Russo, «Gheorghe Hypomenos din Trapezunda», *Studii istorice greco-române*, I, pp. 315-321.

104. Pour l'argent de Bucarest et de Venise, conservé par Nicolas Caraïanni chez Zeca (N. Iorga, *Studii și documente*, IV, pp. 76-79).

105. C. Erbiceanu, *Cronicari greci*, p. XXVI.

106. Cf. A. Camariano-Cioran, *op.cit.*

107. N. Vătămanu, *op.cit.*, pp. 196-197; en 1693 est également attestée sa présence à Bucarest, en tant que médecin chef de Iannis Iatros (le Docteur).

108. Radu Popescu, *Istoriile domnilor, Tării Românești*, éd. N. Iorga, Bucarest 1902, p. 144-145.

sont également fournis par la chronique des Cantacuzènes, qui fait état des griefs de Grégoire Ghica et mentionne les placets adressés par lui à Chiuprингlou et à Nikoussios, qu'il suppliait de l'aider en vue d'obtenir gain de cause auprès du sultan<sup>109</sup>. Rien d'étonnant à ce qu'il ait fait appel aux bons offices de Nikoussios, car la grande influence de celui-ci à la Porte est généralement connue. Moins bien connue s'avère le correspondance du grand drogman, dont certains paragraphes traitent de projets qui mettaient en jeu les intérêts des pays roumains (cf. BAR, ms. gr. 595)<sup>110</sup>.

Après Nikoussios, ce fut le tour d'Alexandre Mavrocordato d'occuper la fonction de grand drogman. Lui aussi entretenait d'étrôts rapports avec les pays roumains; la Sublime Porte entendait superviser l'accession au trône des princes respectifs — fait souvent mentionné par les diplomates occidentaux en mission à Constantinople, qui notaient la portée du rôle des grands drogmans dans ce genre d'affaires<sup>111</sup>. Par ailleurs, Alexandre Mavrocordato n'avait pas attendu l'avènement au trône de sa lignée pour créer des liens de parenté avec quelques grandes familles roumaines, puisque —aux dires de N. Iorga<sup>112</sup>— sa soeur, qui étudiait la médecine, était l'épouse de Matei Ghica, alors que le fils de Scarlat<sup>113</sup> prenait pour femme Ilinca, l'une des filles de Constantin Brancovan<sup>114</sup>.

Pour reprendre le fil des médecins grecs qui exerçaient dans les pays roumains, notons le nom de *Ioannis Muléimis*, déjà mentionné ci-dessus en tant que co-signataire du Testament de Nico Popa, en 1715. Il était probablement le médecin du stolnic Cantacuzène, car il lui dédia en 1694 un mémoire sur la hydropisie<sup>115</sup>. On peut lire, en effet, sur la première page de ce manuscrit conservé à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (BAR, ms. gr. 479) la dédicace suivante: «Brève description de la maladie hydropique, conformément à la pratique et à la théorie, élaborée par Ioannos Muleimis de Jannina, médecin-physicien. J'ai dédié ceci au très noble, très haut et très savant seigneur boyard, sire Constantin Cantacuzène et grand stolnic en l'an 1694, au mois de novembre. Me trouvant à Bucarest en Valachie»<sup>116</sup>. Une autre dédicace élogieuse, au même, figure dans les pages qui suivent.

La famille Muléimis donna vers la même époque encore deux médecins au service des Cantacuzènes. Un *Stavros Muléimis*, quelque parent de Iannis, sans doute, également né à Jannina, fit des études médicales à l'Université de Pa-

109. *Istoria Țării Românești 1290-1690. Letopisul cantacuzinesc*, Bucarest 1960, p. 148-149.

110. N. Camariano-Cioran, *op.cit.*, p. 25, note 3.

111. *Ibidem*, p. 22-23.

112. Cf. *Istoria literaturii române*, II, p. 59.

113. Qui avait rang d'échanson.

114. Radu Popescu, *op.cit.*, p. 198.

115. Hurmuzaki, *Documente*, XIV, 1, p. 295; N. Vătămanu, *op.cit.*, p. 201.

116. BAR, ms. gr. 479, p. 1.

doue. En 1713, on le voit attesté comme *medico-fizico* et deux ans plus tard, il se trouve à Bucarest, en tant que médecin de Ștefan Cantacuzène<sup>117</sup>. D'autre part, les catalogues examinés donnent aussi le nom d'un *Victor Muléimis*, diplômé de l'École médicale padouane<sup>118</sup>.

Né en 1655 dans l'île de Céphallonie, *Georgios Policalas* devait étudier la philosophie et la médecine à Venise, Rome et Padoue, avant de rentrer, comme d'autres jeunes médecins, dans son pays pour y exercer. Quelque temps plus tard on le retrouve médecin à Constantinople, où il traite le fils de l'ambassadeur de Russie. Reconnaissant, l'ambassadeur le recommande chaleureusement au tsar Pierre le Grand, qui lui réserve le meilleur accueil à St. Petersbourg, où il est nommé médecin privé de la tsarine Catherine. Vu l'estime dont il fit l'objet de la part de la noblesse, il se voit confiée, en 1711, la mission de représentant de la Russie chargé des négociations du traité de paix avec Démètre Cantémir, le prince régnant de Moldavie; la même mission le mènera en Turquie<sup>119</sup>. Suivant les renseignements de Zaviras, le iatrophilosophe Policalas connaissait le grec, le latin, l'italien et le russe, langues fort utiles pour mener à bien ses pourparlers diplomatiques; en revanche, ses écrits sont jusqu'à présent ignorés<sup>120</sup>.

Un autre médecin grec est attesté à la cour de ce même prince Cantémir. Il s'agit d'*Andreas Likinos*; né à Corfu, il suivit pour ses études la filière connue, c'est-à-dire Padoue et Venise<sup>121</sup>. D'après Zaviras, Likinos serait le frère d'Anastase Perdicaris. Fort savant et premier médecin à la cour de Cantémir, il était également réputé à Constantinople et très estimé dans les milieux turcs. Peut-être grâce à ce fait est-il entré en rapports avec Démètre Cantémir<sup>122</sup>. Rentré à Constantinople, sans doute après la chute du prince moldave, il quittera cette ville en 1714 pour se fixer en Malvoisie, après avoir laissé à sa place son neveu, Michel, médecin lui aussi. Pour ses mérites, la Seigneurie vénitienne lui confère le rang de comte, mais il finira pendu à Constantinople après la chute du Péloponnèse, car il fut capturé par les turcs avec des papiers attestant qu'il était au service de Venise<sup>123</sup>.

La même affluence d'intellectuels grecs, constatée à la cour de Constantin

117. N. Vătămanu, *op.cit.*, p. 200; voir aussi chez A. Camariano-Cioran, *L'Épire et les Pays Roumains*, Jannina 1984, pp. 102-103.

118. Pournaropoulos, *op.cit.*, p. 16.

119. Zaviras, *op.cit.*, pp. 235-236.

120. Alivizatos, *op.cit.*, p. 17.

121. Zaviras, *op.cit.*; Sarafidis prétend qu'en 1699 il était médecin en chef d'Antioch Cantémir, mais cette assertion n'est pas attestée par d'autres sources (*op.cit.*, p. 7); de son côté, Alivizatos le désigne comme médecin en chef à la cour de Démètre Cantémir (*op.cit.*, p. 17). Dans une lettre adressée le 2 juillet 1696 à Ralaki Cariophile, lui annonce son arrivée à Iassy et le 12 mars 1697 il adressait une autre lettre à la même personne (BAR, *ms. gr. 974*, ff. 187-188).

122. Sarafidis, *op.cit.*, p. 7; Alivizatos, *op.cit.*, p. 17.

Brancovan, se retrouvera à celle du premier prince phanariote de Valachie, Nicolas Mavrocordato. Il a été déjà question ci-dessus de sa correspondance et ses liens avec Jean Comnène. Mais d'autres médecins grecs exercèrent à la cour de Nicolas Mavrocordato. L'un d'entre eux, mentionné par les sources, est *Ioannis Chrysoscoléos*<sup>123</sup>, qui, après l'étude de la rhétorique et de la philosophie au Collège grec de Rome, suivra des cours de médecine à Padoue et à Sienne. Après un séjour à Constantinople, il se rendra en Valachie au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, où il mourra, tué, selon N. Iorga, pendant la révolte contre les grecs<sup>124</sup>.

Son confrère à la cour de Nicolas Mavrocordato, le médecin grec *Démètre Procope Pamper* de Moscopole, faisait office de secrétaire du prince, qui finança ses études de médecine à Padoue. Diplôme en main, il est rentré à Bucarest comme précepteur de Constantin, le fils de Nicolas Mavrocordato. En même temps, il enseignait, aux dires de Zaviras, à l'école de la capitale valaque, tout en assurant aussi les fonctions de médecin de la cour<sup>125</sup>. Le discours en langue grecque dédié par Constantin au prince Nicolas Alexandre Mavrocordato, conservé dans un manuscrit à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine<sup>126</sup>, est sans doute le fruit des leçons de Pamper.

A la cour de Nicolas Mavrocordato vécut aussi le neveu du patriarche de Jérusalem Chrysante Notaras. Il s'agit du médecin *Démètre Notaras*, né dans le Péloponnèse en 1715, ayant fait ses études à Rome et à Padoue<sup>127</sup>. A part le grec, il connaissait le latin et l'italien. Il est attesté comme premier médecin à la cour de Nicolas Mavrocordato et établi en Valachie jusqu'à sa mort, intervenue en 1750<sup>128</sup>. Ce Notaras était également connu sous le nom de Démètre Iorgulis, nom dont il signe une lettre adressée à son oncle le patriarche hiérosolymitain<sup>129</sup>. Nous avons affaire, sans doute, à un docte personnage, puisque Nicolas Mavrocordato parlait dans sa correspondance avec Chrysante Notaras de «ton fort savant neveu, le docteur Démètre»<sup>130</sup>.

Une personnalité à part, de la série des médecins grecs en rapport avec Nicolas Mavrocordato a été *Michel Schendos*, auquel P. Cernovodeanu et N. Vătămanu consacrèrent une vaste étude<sup>131</sup>. Né à Venise, en 1691, il poursuit ses études à Padoue. Schendos s'est avéré réunir en une seule personne le savant et l'aventurier.

123. N. Iorga note qu'il était cousin de Nicolas Mavrocordato, fils d'une soeur (Măriora) d'Alexandre Mavrocordato (N. Iorga, *Istoria literaturii române*, p. 54).

124. *Ibidem*.

125. Zaviras, *op.cit.*, p. 264.

126. BAR, ms. gr. 974, f. 140.

127. Zaviras, *ibidem*, p. 257.

128. C. Daponte, *Κατάλογος ιστορικός*, chez C. Erbiceanu, *Cronicari greci*, p. 257.

129. Lettre du 7 mars 1717 (Hurmuzaki, *Documente*, XIV, 3, p. 127).

130. Le 14 juillet 1725 (Hurmuzaki, *Documente*, XIV, 2, p. 897).

131. P. Cernovodeanu, N. Vătămanu, *op.cit.*, pp. 27-28.

En 1713, il est médecin militaire de l'armée autrichienne, alors en guerre contre les turcs. Le voici ensuite à Constantinople, médecin attaché à la personne de l'ambassadeur de Wirmont, puis —avec le concours de Jean Avramios, son oncle dont il devait hériter à Brasso<sup>132</sup>— cherchant asile à Vienne. Son séjour viennois lui vaut, à un moment donné, un titre nobiliaire, celui de chevalier van der Becke. Médecin personnel de Stefan Stainville, gouverneur de Transylvanie et d'Olténie, il visite cette dernière province, possession autrichienne de 1718 à 1739. En 1719, alors qu'il se trouvait à Craiova, le prince Nicolas Mavrocordato le fit appeler à Bucarest et, ayant répondu à cet appel, Schendos le soigna pendant dix-huit jours. Au mois d'octobre 1720, Schendos retourna en Transylvanie, à Deva, peu avant la mort du gouverneur Stainville. Une autre étape de son existence s'achevait de la sorte, mais non sans lui valoir une bonne aisance, puisque sa riche clientèle transylvaine lui assurait un dépôt bancaire à Sibiu du montant de 60.000 ducats<sup>133</sup>.

A l'étape suivante, on le retrouve au service du prince électeur Maximilien de Bavière, qu'il accompagne dans ses voyages à travers l'Italie et le Portugal, les Pays Bas et l'Angleterre. Bientôt, néanmoins, en 1723, alors qu'il se trouve à Venise, Catherine Ière, impératrice de Russie, l'invite à St. Pétersbourg et, suite à cette invitation, il prend la route en 1724, via Munich - Amsterdam -Copenhague (comme le montre sa correspondance)<sup>134</sup>. Une fois arrivé au but, il signe un contrat de quatre années comme médecin traitant d'hôpital pour un salaire de 400 roubles par an; c'est ce qui explique sa présence à Riga en 1726 pour soigner le général Laski.

Le monde savant contemporain appréciait la science du docteur Michel Schendos, puisque trois Académies (celles de Vienne, de St. Pétersbourg et de Berlin) le cooptèrent parmi leurs membres. Voyons, à titre d'exemple, ce qu'en pensait son confrère Heinrich von Haysser<sup>135</sup>, ancien membre du conseil de guerre et premier médecin de Pierre le Grand. A l'occasion de son discours lors de la remise du prix accordé par l'Académie, en 1726, à Démètre Cantémir pour son texte intitulé «la Dacie», l'orateur manifestait l'espoir de voir ce texte complété par les soins de Schendos. Il ajoutait à son sujet: «Ce docteur qui fait montre d'application pour les recherches curieuses est un homme laborieux, assidu au travail et infatigable. Il s'engage, en plus, de transmettre à la Société quelques-unes de ses dissertations sur différentes découvertes en physique et en chimie médicale, comme il l'a déjà fait pour l'“Academia Naturae Curiosorum” d'Allemagne, dont il est membre»<sup>136</sup>.

132. C. Danielopulo-Papacostea, *op.cit.*, pp. 79-85.

133. *Ibidem*, pp. 15-16.

134. *Ibidem*, pp. 20-21; le 28 juillet 1729, depuis Amsterdam, il communiquait à Koloseri, en Transylvanie, certaines données concernant le réputé médecin Herman Balrhave.

135. Il a vécu en 1668-1739.

136. P. Cernovodeanu, N. Vătămanu, *op.cit.*, p. 272.

Quelle fut l'activité de Michel Schendos de 1727 à 1731, on ne le sait pas. Ce que l'on sait, c'est qu'il est mort en 1736, dans l'est de la Russie, où il avait été déporté<sup>137</sup>. On sait, également qu'il a développé une activité socio-politique et scientifique couvrant l'Italie, la Russie, les pays roumains et, surtout, l'Autriche. Pour ce qui est des pays roumains, nous l'avons déjà vu soigner Nicolas Mavrocordato à Bucarest, où il préféra prolonger son séjour, malgré l'invitation de Démètre Cantémir pour aller en Russie. Mais ses relations avec le prince de Valachie dégénérèrent, de sorte qu'il le quitta, après le refus du prince de lui payer un voyage d'un mois, s'embarquant avec une suite nombreuse sur le Danube à destination de Vienne. Une fois arrivé dans la capitale autrichienne, Schendos déclencha une véritable campagne contre Nicolas Mavrocordato, qu'il accusa de l'avoir incité à comploter contre l'Empire. Mais ses dires n'eurent d'autre résultat que de le faire expulser en Transylvanie<sup>138</sup>, où le poursuivit la vindicte du prince de Valachie, qui le fit expulser une fois de plus de Brassov, sous l'accusation de tentative d'assassinat sur sa personne<sup>139</sup>. Au chapitre suivant nous reviendrons avec quelques détails supplémentaires concernant les relations de Michel Schendos avec les pays roumains.

Les chroniques de Démètre Cantémir et de Ion Neculce font mention d'un médecin grec de Constantinople, appelé *Timon*<sup>140</sup>. C'était le médecin de Georges Ghica et de son fils Grégoire, prince de Valachie, qu'il empoisonna sur l'instigation des Cantacuzènes<sup>141</sup>. D'autres sources confirment ce fait. Par exemple, un contemporain de ces événements, Alexandre Comnène Ypsilanti, raconte que Grégoire Ghica est décédé à Bucarest en 1752, suite au traitement erroné de son premier médecin, *Michel Mano*, qui lui fit prendre une dose trop forte de οὐράνιον Θηριακήν<sup>142</sup>. Le même Comnène Ypsilanti parle d'un docteur *Festos de Corfou*, ayant mission de la part des hauts dignitaires turcs de traiter en 1765 avec les dirigeants grecs au sujet de la fonction de grand drogman, mise en cause par la mort de Georges Caragea<sup>143</sup>. En 1787, on appelait à ce docteur Festos pour servir d'intermédiaire entre Bénédict et le deuxième drogman du consulat anglais d'Athènes et les autorités constantinopolitaines en vue de répudier Athanase d'Athènes<sup>144</sup>.

137. *Ibidem*, p. 30.

138. On lui a confisqué certains objets de valeur et des documents marchands.

139. P. Cernovodeanu, N. Vătămanu, *op.cit.*, pp. 16-17.

140. Peut-être était-il apparenté au célèbre savant Emmanuel Timoni, lui aussi médecin à Constantinople.

141. N. Vătămanu, *De la incepiturile medicinii*, pp. 171-172.

142. A. C. Ypsilanti, *op.cit.*, p. 367. Le fils de Georges Manu, en sa qualité d'agent diplomatique du prince valaque (*kapikehâya*), accompagnait le vizir Silikhta; *ibidem*, p. 467.

143. *Ibidem*, p. 407.

144. A la suite d'un conflit intervenu entre Athanase et le consul anglais à Athènes; *ibidem*, p. 654.

Plusieurs médecins grecs se trouvent encore mêlés aux affaires politiques de la Valachie vers la fin du XVIII<sup>e</sup> et le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Notons les noms de *Georgios Sakellarios*, né en 1765 à Cozani, l'un des proches collaborateurs à Bucarest de Rigas Féréos<sup>145</sup>; celui de *Manassis Iliadis*, diplômé de l'Université de Padoue, devenu «médecin excellent» à la cour d'Alexandre Ypsilanti — il paraît que le prince l'a utilisé pour certaines missions à Vienne<sup>146</sup>. Autre nom à ajouter aux précédents: *Apostolos Arsakis*, d'origine épirote. Son père l'envoya étudier d'abord à Bucarest, puis en Allemagne, où il devait fréquenter plusieurs universités, recevant le titre de iatrophilosoph. En pratiquant la médecine à Bucarest, Arsakis prendra place parmi les boyards, accédant en Valachie à de hautes dignités; on le retrouvera, par la suite, ministre sous Alexandru Ioan Cuza<sup>147</sup>.

Un personnage à part, digne de retenir l'attention longuement, fut, certes, le médecin grec *Athanase Comnène Ypsilanti*, devenu drogman. Les données fournies sur sa vie et ses activités par les contemporains font presque entièrement défaut. En effet, on ne peut mentionner à cet égard que deux notes. L'une appartient à Sergio Macro, qui parle de «cet Ypsilanti» comme d'une personnalité illustre de l'Église, devenu aussi «protospataire» du feu prince de la Valachie, Štefan Racovitză<sup>148</sup>. L'autre note est de Zaviras qui écrivait en 1780 que «Athanase Ypsilanti est un homme riche en toutes sortes de sciences»<sup>149</sup>. Vu ces maigres informations, les rares chercheurs qui se sont penchés sur sa biographie ont dû se limiter aux renseignements fournis par l'unique ouvrage d'Ypsilanti connu jusqu'à présent<sup>150</sup>.

Nous nous proposons d'exploiter toutes les informations autobiographiques qui se sont glissées dans l'Histoire d'Athanase Comnène Ypsilanti, afin d'obtenir une ébauche de la formation intellectuelle et de ses activités nous permettant d'estimer la portée des données transmises par ce médecin doublé d'un historien. Comme il a été déjà question de sa famille<sup>151</sup>, nous allons relever

145. Sp. Charokopos, *op.cit.*, p. 83.

146. Zaviras, *op.cit.*, p. 422-423; Pournaropoulos, *op.cit.*, p. 54.

147. C'est le fondateur de la célèbre école d'Athènes, Arsakion (P. Aravantinos, *op. cit.*, p. 15).

148. C. Sathas, *op.cit.*, III, p. 227.

149. G. I. Zaviras, *op.cit.*, p. 203.

150. *Tὰ μετά τὴν ἀλωσιν IV*, l'ouvrage déjà cité; le renseignement de I. Rizo Néroulos (cf. *op. cit.*, p. 143), suivant lequel Comnène Ypsilanti aurait fait paraître à Venise une Histoire de l'empire byzantin rédigée en néogrec, n'est pas attesté par d'autres sources; peut-être que l'impression intégrale de son manuscrit évoquant les événements historiques depuis Jules César jusqu'en 1789 pourrait offrir de nouvelles données à ce sujet.

En effet, de l'Introduction que l'historien a écrite pour présenter les sept livres manuscrits il résulte que l'Histoire de Byzance y tient une place importante.

151. Cf. Olga Cicanci, *Informatii despre organizarea administrativă și fiscalitatea în Țara Românească (1764-1765) în opera lui Atanasie Comnen Ipsilante*, «Studii. Revistă de istorie» 19, 2 1966, pp. 343-361.

en ce qui suit les épisodes de sa vie ayant eu des répercussions sur son activité politique et culturelle ultérieure.

Donc, à défaut —pour le moment tout au moins— de renseignements plus complets, suivons les brèves références autobiographiques relevées dans les différents chapitres de son «*Histoire ecclésiastique et politique*». Par exemple, nous pouvons tenir pour exact le fait que dans l'intervalle 1724-1727 il se trouvait à Iassy où, en compagnie des fils du prince Michel Racovitza, il bénéficiait des leçons du célèbre Nathanaël Collonari, auquel il va dédier par la suite le livre III de son ouvrage. Après la disgrâce du prince Racovitza, en 1727, il attend chez un parent, l'aga Jean Ypsilanti, l'arrivée de son père, dans la suite du nouveau prince, avec le titre d'administrateur des salines<sup>152</sup>. Il se rend à Constantinople en 1728, pour continuer ses études avec les fils du prince Racovitza, sous la direction du même Collonari. Trois ans plus tard, en 1731, il entreprend un voyage en Italie: partant de Smyrne, il traverse Livourne, Florence, Bologne et Ferrare, avant d'aboutir à Venise<sup>153</sup>. Il fait des études de philosophie et de médecine à Padoue, Bologne et Florence, voulant se consacrer à «la pratique de la médecine»<sup>154</sup>. Docteur en médecine et en philosophie à l'Université de Padoue en 1737, il reçoit son diplôme le 16 janvier 1738<sup>155</sup>. Il paraît que cette année même il retourne en Moldavie, devenant premier médecin du prince Grégoire Ghica.

La durée exacte de son séjour moldave n'est pas connue: on le retrouve en 1744 comme médecin du gouverneur de l'Égypte, Radjip pacha. Faisant partie de la suite du gouverneur, il le suit dans ses déplacements déterminés par les attributions militaires et administratives liées à ce haut rang. C'est ainsi qu'il voyage en Europe, en Asie et en Afrique<sup>156</sup>, témoin oculaire, parfois même personnellement impliqué dans les événements politiques et militaires qu'il citera dans son histoire. Mais ce voyage n'est pas le premier qu'il a effectué en compagnie de Radjip pacha (comme le pensaient les chercheurs qui se sont attachés à l'étude de la vie de Comnène Ypsilanti), car il écrivait qu'en 1744 «le 8 mai, je suis parti pour la quatrième fois à la suite de Radjip pacha, gouverneur de l'Égypte, en devenant son premier médecin»<sup>157</sup>. Comme le pacha reçoit le titre de grand vizir le 18 février 1757, Comnène Ypsilanti le suit à Constanti-

152. C. Ypsilanti, *op.cit.*, p. 137.

153. *Ibidem*, p. 136.

154. *Ibidem*, p. 402.

155. *Ibidem*, p. 345.

156. Sur le parcours de son *Histoire*, de même qu'à la fin de chaque livre, l'historien indique la date de son voyage en tant qu'accompagnateur de Radjip-pacha; par exemple, en 1749, ils quittaient ensemble la ville d'Alexandrie en route pour l'île de Kim (*op.cit.*, p. 54); plus tard, en 1750-1757, ils se trouvèrent à Alep, d'où ils s'étaient rendus en 1755 à Édesse pour une brève visite (*op.cit.*, p. 50).

157. C. Ypsilanti, *op.cit.*, p. 352.

nopله<sup>158</sup>. Lorsque «son protecteur» meurt le 28 mars 1763, il quitte la capitale ottomane et se rend en Valachie, où il remplira la fonction de grand spathaïre à partir du mois d'avril 1764 jusqu'au mois d'août 1765<sup>159</sup>. Ensuite, il reviendra dans ce pays comme agent diplomatique du prince Grégoire Ghica. En évoquant les événements militaires et politiques de cette période<sup>160</sup>, Athanase Comnène Ypsilanti note: «Je suis le témoin oculaire et auditif de tout ce que je reproduirai dans le futur écrit historique»<sup>161</sup> et les détails qu'il fournit sur les cités de Hotin et de Bender, alors au centre des opérations militaires, attestent son affirmation qu'il les a visitées en 1769<sup>162</sup>.

En raison du haut prestige dont il jouissait près la Porte (il fut même candidat, avec Grégoire Ghica, en août 1758, pour le trône de la Moldavie)<sup>163</sup>, il est nommé en 1778 drogman pour les trattatives avec les russes menées en Crimée, nomination justifiée par sa «fidélité» à l'empire ottoman et sa connaissance des langues de l'Europe et de la position de ses royaumes<sup>164</sup>. Il se rendra donc à Sinope<sup>165</sup>, jeté une fois de plus au beau milieu des affrontements militaires, ce qui lui permettra de nous fournir une description détaillée sur les effectifs armés, le déroulement des batailles, etc.

Le 17 juin 1779, il quitte Constantinople pour Bucarest, afin de répondre à l'appel «du prince qui régnait là-bas, Alexandre Ypsilanti voïvode»<sup>166</sup>; sans pouvoir préciser la durée de ce séjour en Valachie, il a dû pourtant être suffisamment long pour rendre possible la rédaction d'un ample récit de ce règne. De toute façon, il élabora en 1780 un document pour le prince Alexandre Ypsilanti relatif à sa fortune «mobile et immobile de Bucarest et d'autres contrées du pays»<sup>167</sup>. Plus tard, en 1788, il intervient à Constantinople afin de contrecarrer les intrigues de Stefan Mavrogheni autour du trône des pays roumains<sup>168</sup>.

Selon toute apparence, Athanase Comnène Ypsilanti était très aisé: il possédait une maison dans le quartier de Phanar et une autre à Neohori, qui semble avoir été son habitation préférée, où il écrivit la plus grande partie de son *Histoire*<sup>169</sup>. Ses compatriotes «Rhomées» le considéraient comme une

158. *Ibidem*, p. 374.

159. *Ibidem*, p. 401.

160. La guerre russo-turque.

161. C. Ypsilanti, *op.cit.*, p. 438.

162. En 1770, il rentrait à Néochori, où il possédait une maison qui fut brûlée cette même année (*ibidem*, p. 461).

163. I. Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, vol. XVI, Paris 1834, p. 39.

164. C. Ypsilanti, *op.cit.*, p. 567.

165. *Ibidem*, p. 572.

166. *Ibidem*, p. 616.

167. *Ibidem*, pp. 620-625.

168. *Ibidem*.

169. *Ibidem*, pp. 419, 684, 694.

haute personnalité, de même les turcs, auxquels ses connaissances des langues européennes étaient tout aussi utiles que son savoir médical, car dans ce domaine aussi il était particulièrement brillant: les médecins du sérapéum le consultaient pour le traitement à appliquer au sultan Mustapha. Sa formation médicale se laisse saisir à la moindre occasion, par exemple, quand il lui arrive de parler du décès de quelque dignitaire, ottoman ou étranger, il n'oublie jamais d'en diagnostiquer la cause<sup>170</sup> ou encore en fréquentant quelque champ de bataille, comme il lui est arrivé souvent, il n'hésite jamais à mettre sa science au service des blessés. On lui doit maintes notes intéressantes sur l'histoire de la médecine<sup>171</sup>, comme les précisions inédites qu'il donne sur Mustapha efendi, le médecin du palais impérial d'Alep<sup>172</sup>. Il faut mentionner que l'*Histoire d'Athanase Comnène* s'avère parfois l'unique source concernant l'activité d'un certain nombre de ses confrères — Scarlat et Giorgios Caradja, Photios, Michel et Emmanuel Marco, Festas, etc<sup>173</sup>. On lui doit également l'information relative à l'histoire hospitalière du sud-est de l'Europe, à savoir qu'en 1762 un hôpital fonctionnait à Galata «pour les marins malades et pour ceux qui naviguent»<sup>174</sup>. Bien que bon croyant, il note, avec une pointe d'humour, que le patriarche a parlé, en 1759, du baptême des nouveaux-nés, qui devrait avoir lieu à l'église et non dans la demeure paternelle; de même, il conseillait aux malades de se confesser et de communier avant de requérir les soins du médecin<sup>175</sup>.

Parallèlement à sa renommée médicale, Athanase Comnène Ypsilanti s'impose aussi dans l'hierarchie sociale: nous l'avons déjà vu grand spathaire de Valachie et drogman de la Sublime Porte, telles quelques autres personnalités éminentes de son *Histoire*, que nous aurons l'occasion de mentionner. C'était, sans doute, un homme influent à Constantinople, où le mécénat de Radjip pacha lui avait assuré une place à part. De ce fait, il a pu intervenir en faveur des églises orthodoxes d'Orient (Alep, Césarée, Jérusalem, etc.) et même dans les élections du patriarche constantinopolitain, en faveur de tel ou tel candidat<sup>176</sup>. C'est ce qui lui valut d'être proclamé le 26 juillet 1760 —un lundi— «skevophylaxe de la Grande Église du Christ»<sup>177</sup>. Tout aussi intéressante se révèle sa relation au sujet du concile tenu au patriarchat de Constantinople en juillet 1770, auquel il prit part en tant que représentant du système ortho-

170. Le sultan Sélim avant de perdre la vie frappé d'apoplexie perdit l'ouïe, (*op.cit.*, p. 108); malade, le sultan Soliman devait quitter, sur le conseil de son médecin, la ville d'Andrinople, pour rentrer à Constantinople (*ibidem*, p. 201) où, à son tour, Reis-efendi devait mourir frappé d'apoplexie (*ibidem*, p. 703), etc.

171. *Ibidem*, pp. 384, 392, 619, etc.

172. *Ibidem*, p. 318.

173. *Ibidem*, pp. 398, 405, 421, 467, 469, 515, 557, etc.

174. *Ibidem*, p. 392.

175. *Ibidem*, p. 381.

176. C. Ypsilanti, *op.cit.*, pp. 344, 374, 393, 410, etc.

177. *Ibidem*, p. 383.

dodoxe<sup>178</sup>, malgré sa critiques sévère des péchés phanariotes (ce qui lui attire l'accusation d'Émile Legrand<sup>179</sup> de se montrer par trop rigoureux à l'égard des princes phanariotes, si l'on excepte Grégoire Ghica).

Notons pour finir que l'historiographie roumaine et tout particulièrement Constantin Erbiceanu<sup>180</sup> a essayé d'évaluer la portée de l'ouvrage d'Athanase Comnène Ypsilanti comme source d'histoire roumaine. Il n'en reste pas moins, à notre avis, que quantité de données et surtout quantité de commentaires intéressants sont restés encore inutilisés<sup>181</sup>.

Avant de clôturer ce chapitre, il convient de mentionner que *la Moldavie* hébergea elle aussi à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au commencement du siècle suivant quelques médecins grecs en renom. Toutefois, suivant la coutume du temps, ces personnages circulaient d'un pays à l'autre, ce qui rend difficile la tâche de les situer dans tel ou tel espace géographique<sup>182</sup>. C'est, par exemple, le cas de *Polichronios le Thrace*, né en 1752. Il a suivi les cours de l'Académie de Iassy et puis il a fait des études de médecine à l'Université de Leipzig, se spécialisant notamment en anatomie. Après avoir pratiqué pendant un certain temps à Vienne, il exercera sa profession médicale dans les deux pays roumains. Une donnée sûre à son sujet est qu'il a été le médecin personnel d'Alexandre Ypsilanti, auquel il dédia sa thèse de doctorat<sup>183</sup>. De même, pour ce qui est du céphallonite *Spiridon Asanis* (1749-1833), l'on sait qu'après avoir achevé des études médicales à Padoue et exercé à Constantinople en «médecin de renom», on le trouve en 1804 comme médecin du prince de Moldavie Alexandre Callimachi<sup>184</sup>.

Plus amples sont les renseignements sur *Athanase Chrysodoulas*. Né à Castoria, il étudie à Bucarest sous la direction de Néophyte Cavacalite, puis il aborde des études de latin à Buda, avant de faire son droit et sa médecine à Padoue. Sur la recommandation de Lambros Photiadi, il devient le précepteur des fils du prince Alexandre Mourouzi. En même temps, il est nommé commissaire et ensuite juge à Iassy. Invité en 1812 par le prince Caradja à sa cour, il est

178. *Ibidem*, p. 559.

179. Dans C. Dapontès, *Ephémérides Daces*, Paris 1881, t. II, p. XII.

180. C. Erbiceanu, *Cronicari greci care au scris despre români în epoca fanariotă*, Bucarest 1890, p. LXVIII-LXIX et le chapitre «Atanasie Comnen Ipsilanti si cronicul său cu privire la români».

181. Ceci est mis en lumière dans l'étude introductive à la version roumaine intégrale de l'histoire rédigée par Athanase Comnène Ypsilanti, donnée par O. Cicanci (sous presse).

182. Par exemple, en ce qui concerne *Alecos Desilas Tsucos*, on est au courant de son lieu de naissance, Constantinople, ainsi que de ses études médicales poursuivies à Padoue et à Paris et de son mariage avec une fille du prince Soutzo, ce qui laisse à supposer qu'il avait visité les pays roumains. Nous ignorons toutefois d'autres détails sur sa vie et son activité dans ces pays.

183. Sp. Charokopos, *op.cit.*, p. 76.

184. Pournaropoulos, *op.cit.*, p. 27; C. Sathas, *op.cit.*, p. 615; Aravantinos, *op.cit.*, p. 55.

nommé juge et ministre des litiges avec les étrangers. Il compte parmi les rédacteurs du code Caradja<sup>185</sup>.

Né à Tricala (Thessalie) en 1770, *Constantinos Karaianis*<sup>186</sup> ou Kara-Ioannis commence ses études avec les célèbres maîtres Evangelios et Nicolaos Zorulia, pour suivre ensuite la philosophie et la médecine à Naples, où il débute. Sa carrière se poursuit à Constantinople. C'est dans la capitale ottomane qu'il fait la connaissance de Grégoire Ghica, qui l'entraîne dans son sillage en Moldavie et en Valachie au titre de premier médecin de la cour. Il a été aussi le directeur de l'école de Iassy, qu'il devait réorganiser sur l'ordre du prince. Après l'assassinat de Grégoire Ghica, il se rend pour un temps en Russie, avant de se fixer à Jannina comme «grand médecin», aux dires de Zaviras<sup>187</sup>.

Un autre médecin grec qui vécut en Moldavie et Bukovine est *Evnomios Constantin*, étudiant à Vienne où il faisait figure de «Moldave» en 1821. Il devait passer quelques années en Bukovine (1824-1828) et Moldavie (1828), avant de se rendre en Grèce. Plus tard, il prendra rang dans la noblesse roumaine (1840)<sup>188</sup>.

Arrivés maintenant au seuil du XIX<sup>e</sup> siècle, il convient de noter la participation des médecins grecs à la révolution de 1821. Commençons par le nom de *Stefan Canea* (1792-1823), né à Constantinople et ayant étudié la médecine en Allemagne. En 1820, il enseignait à l'Académie princière de Bucarest. Il s'enroula dans l'armée d'Ypsilanti, ensuite il voyagea à travers l'Europe. Il est l'auteur du célèbre hymne de la révolution grecque «*Thurios*»<sup>189</sup>. Un autre combattant de cette révolution est le poète connu sous le nom de *Athanase Christopoulos* (1772-1847), docteur en droit et médecine de Padoue ayant exercé dans les pays roumains. Toujours à Padoue, *Michel Kristaris* devait finir ses études de médecine en 1797, avant de se fixer en 1806 en Valachie; pendant la révolution, il met toute sa fortune à la disposition des rebelles, en prenant une part active aux événements<sup>191</sup>. Intéressant à plusieurs titres, dont l'un serait sa formation médicale empirique, sous les directives d'un médecin hongrois, s'avère Georges le Logothète de Samos, connu sous son nom conspiratif de *Licurgos*. Il a été le secrétaire du prince de Valachie Constantin Ypsilanti et deuxième logothète sous Alexandre Soutzos. En tant que membre de la *Philiki Hétairia*, il développa une riche activité à son service, d'où son exil prononcé

185. Il devait mourir en 1847; C. Sathas, *op.cit.*, p. 714; C. Erbiceanu, pp. 169-170.

186. Suivant Aravantinos, qui cite à ce sujet les dires de Vretzos, il serait né à Jannina, p. 78, mais Zaviras, dont les renseignements le concernant sont plus nombreux, affirme qu'il est né à Trikala.

187. Zaviras, *op.cit.*, pp. 399-400. Voir aussi P. M. Kitromilidis, *Ίάσηπος Μοισιόδας*, Athènes 1985, pp. 74-75.

188. N. Iorga, *Un reprezentant al elenismului în Moldova, Constan - Evnomie* (cl. n. 3).

189. C. Erbiceanu, *op.cit.*, p. 171.

190. K. Pournaropoulos, *op.cit.*, p. 216.

191. *Ibidem*, p. 223.

par la Porte au Mont Athos. Là encore il ne cessa pas de pratiquer la médecine. Rentré à Samos, sa patrie, en 1811, il s'était rendu ensuite à Smyrne, où il mena de front sa carrière médicale et son activité politique. Lors de la révolution grecque, il se distingua dans les luttes de son île natale<sup>192</sup>. Notons, enfin, le nom de *Ioannis Capodistrias* (1776-1831), né à Corfou, bien que sa famille ait été originaire d'Istria, d'où son nom. Après des études poursuivies à Padoue, il fera carrière médicale à Corfou de 1797 à 1807. Après l'occupation française de l'île, il se rend à la cour du tsar Alexandre I<sup>er</sup>, à St. Pétersbourg. Les études concernant cette éminente personnalité sont nombreuses, et sa remarquable activité politique ou diplomatique est généralement connue; tant comme diplomate en Russie, que comme politique il a joué un grand rôle dans les premiers gouvernements grecs<sup>193</sup>.

### *III. L'activité culturelle des iatrophilosophes grecs dans les pays roumains*

Les iatrophilosophes qui d'une façon ou d'une autre étaient liés aux pays roumains ont pris une large part à l'enrichissement de ce qu'on appelle le patrimoine culturel de la grécité post-byzantine, comme le notent l'historiographie roumaine ainsi que l'historiographie grecque. Leurs contemporains au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle ont reconnu la portée de leur activité dans les principautés danubiennes.

Nous avons déjà eu l'occasion de relever les résultats de cette activité, ainsi que l'appui que trouvèrent les intellectuels grecs du XVII<sup>e</sup> siècle et du début du siècle suivant auprès des princes roumains<sup>194</sup>. Une évidence s'est imposée de la sorte, à savoir que les pays roumains offraient un champ particulièrement propice à l'épanouissement de l'intellectualité — en l'occurrence, de l'intellectualité grecque aussi.

Quand un enseignant de l'Académie princière de Bucarest, Marc Porphyropoulos, écrivait une lettre à Chrysanthé Notaras, le patriarche de Jérusalem, pour lui faire part de sa joie due à sa prochaine visite en Valachie (lettre datée du 14 février 1719), il exprimait sa satisfaction: «Tout le Phanar est là; je ne pense pas à Constantinople»<sup>195</sup>. Il est évident que l'exclamation de Porphyro-

192. *Ibidem*, p. 221.

193. A mentionner les articles suivant le numéro spécial de la revue *Nέα Εστία*, paru en janvier 1977 (t. 107). D. Zakythinos, *Ιωάννης Καποδίστριας. Λόγος Ακαδημίας*. P. Zepos, *Τὰ διακόσια χρόνια Καποδίστρια* et Sp. Charokopos, *op.cit.*, p. 84.

194. O. Cicanci, *Cărturari greci în Tările Române*.

195. Hurmuzaki, *Documente*, XIV/2, p. 840.

poulos se rapportait à la qualité intellectuelle des grecs présents alors à Bucarest et non pas à leur nombre.

En répertoriant le nombre, ainsi que l'intellectualité des grecs qui pérégrinèrent à l'époque à travers les pays roumains, on constate la présence d'une série de personnalités parmi les plus représentatives. Du reste, les histoires de la littérature néogrecque d'un C. Dimaras, ou B. Knös, etc., et les chapitres sur la vie culturelle des grandes synthèses historiques témoignent du fait que la plupart des intellectuels grecs qui ont eu affaire avec les pays roumains comptent parmi les personnalités de l'époque. C'est dans les écoles des pays roumains que se sont instruits toute une série de futurs iatrophilosophes. La présence de la presse grecque dans ces pays, avec la contribution d'une autre série de grecs, était importante et a livré quantité d'ouvrages dans les différents domaines des sciences humaines — religieux, juridique, philosophique, littéraire et historique — pour répondre aux besoins de l'espace sud-est européen dans son ensemble, ainsi qu'à ceux de l'Orient hellénique. Ce fut toujours dans ces pays qu'on rédigea bon nombre d'ouvrages en langue grecque, au profit de la totalité du monde grec.

Or, parmi les intellectuels grecs qui trouvèrent dans les pays roumains des conditions économiques et politiques propices au développement de leur activité et à leur promotion sociale, il convient de compter aussi les médecins<sup>196</sup>, ainsi que nous l'avons déjà vu dans les chapitres précédents. Après leur apport dans le domaine socio-politique, étudions maintenant ce que fut leur activité culturelle.

Nous avons déjà présenté, en l'estimant bien-fondé, le point de vue de Nicolas Vătămanu au sujet des mérites du prince Constantin Brancovan<sup>197</sup>. D'après Vătămanu, Brancovan serait le fondateur des cours de médecine organisés à l'Académie de St. Sava; l'un des arguments en ce sens réside dans le grand nombre de médecins gravitant à la cour du prince valaque et dont la majeure partie étaient d'origine grecque. De son côté, Nocolas Iorga écrivait: «Mais le plus grand appui, l'hellénisme ressuscité, établi autour du suprême pouvoir politique des Grecs de l'Empire, devait le trouver près de Constantin Brancovan»<sup>198</sup>. Et il n'y a pas lieu de penser que Nicolas Iorga exagère. Des témoignages ont mis en lumière le fait que la cour du prince Brancovan comptait plus de soixante-dix collaborateurs grecs<sup>199</sup>.

Ces derniers temps, l'historiographie roumaine s'est occupée du rôle des

196. Un bref chapitre concernant les médecins grecs ayant professé dans les pays roumains durant la période XVII<sup>e</sup> siècle - 1750 figure dans l'ouvrage consacré à l'intellectualité grecque (cf. O. Cicanci, *op.cit.*).

197. Il est avéré que le prince Constantin Brâncovan écrivait et parlait le grec (N. Iorga, *Scrisori de familie ale vechilor Brâncoveni*, p. 194).

198. N. Iorga, *Istoria literaturii române*, II, p. 37-39.

199. Ath. Carathanasis, *Des Grecs à la cour de Constantin Brâncovan de Valachie*, p. 69.

marchands grecs —notamment ceux faisant partie des compagnies commerciales de Transylvanie— pour ce qui était de la diffusion de certains livres et de la liaison constante avec les villes italiennes, Venise en premier lieu. On a étudié aussi les affaires des Cantacuzènes et de Brancovan en rapport avec ces villes. Cependant, les marchands grecs n'ont pas été les seuls à tenir un rôle important dans ce domaine, car les intellectuels grecs et les iatrophilosophes au premier rang ont eu leurs mérites. Ce n'était pas par pur hasard que le prince Brancovan envoyait des boursiers grecs à Venise et quelques-uns de ces boursiers étaient médecins<sup>200</sup>.

Reprendons maintenant le nom d'une personnalité déjà étudiée ci-dessus pour son activité socio-politique, à savoir *Jean Comnène*. Son activité culturelle débuta à la cour de Constantin Brancovan. Connaissant plusieurs langues (grec, latin, hébreu, arabe, turc, italien), nourrissant un grand intérêt pour la théologie, l'histoire et la géographie, il s'attacha à écrire plusieurs ouvrages originaux et à traduire certains autres. Il devait, par ailleurs, collaborer aussi aux imprimeries de Snagov, qui fonctionnèrent de 1694 à 1701 sous la direction d'Anthime d'Ibère. Enfin, Jean Comnène a légué une riche correspondance, qu'il avait continuée même en tant que métropolite de Dristra. Plusieurs raisons rendent sa correspondance particulièrement précieuse. Tout d'abord, la personnalité de ceux auxquels il l'adressait, dont les noms ont illustré la vie culturelle grecque: Chrysanté Notaras, Cyrille II patriarche de Constantinople, Manolaki Caryophile, Sebastos le Kyménite, le professeur Spandoni et, notamment, Nicolas Mavrocordato<sup>201</sup>; or les lettres respectives reflètent dans une certaine mesure leurs intérêts politiques et culturels. D'autre part, la lecture de cette correspondance nous apprend comment s'est constituée la bibliothèque de Jean Comnène. Par exemple, son échange épistolaire avec le grand rhéteur de l'Église constantinopolitaine montre que ce dernier lui faisait parvenir (soit par son propre serviteur, soit par les bons offices du sieur Manolaki) «les nouveautés» figurant dans les catalogues de la capitale ottomane; ajoutons que le stock comportait, entre autres, des ouvrages de médecine. Quelques-unes des lettres de Jean Comnène sont insérées avec celles de différents lettrés grecs du temps, parmi des ordonnances médicales et des relevés de comptes, dans un manuscrit de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (ms. gr. 427)<sup>202</sup>.

L'activité de Jean Comnène est marquée d'une véritable érudition portant sur divers domaines. S'il s'est occupé de traduire, parfois aussi de copier en leur ajoutant ses propres commentaires, tout un lot d'ouvrages théologiques et philosophiques, on lui connaît aussi des écrits originaux, tels cette *Réponse de*

200. Cf. O. Cicanci, *op.cit.*

201. Bibliothèque Nationale, Suppl. gr. 1044, ff. 75, 76, 77.

202. On en trouve bon nombre dans le ms. gr. 1788 de la Bibliothèque «Mihail Eminescu» de Iassy.

l'Église orthodoxe adressée à l'Église anglicane<sup>203</sup>. De ses traductions, notons la version des *Métamorphoses*, dont plusieurs manuscrits sont conservés dans les bibliothèques de Roumanie<sup>204</sup>. Mentionnons également le très populaire ouvrage consacré à l'Athos, la *Montagne Sainte*, dont l'original est conservé à la Bibliothèque Mihail Eminescu de Iassy; cet ouvrage, intitulé *Προσκυνητάριο τοῦ Ἀγίου Ὄπους τοῦ Ἀθωνα* fut traduit en roumain au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>205</sup>. Un autre aspect de ses préoccupations variées est l'intérêt qu'il montre à la géographie: il collabore, par exemple, avec le stolnic Cantacuzène, à l'édition de la première carte de la Valachie, commencée à Padoue en 1700<sup>206</sup>. Pour clôturer l'évocation de ses écrits, il convient de leur ajouter plusieurs épigrammes, dont quelques-uns funéraires, élégies et dédicaces<sup>207</sup>.

Avant de passer à l'évocation de toute autre personnalité de la médecine grecque, il convient de dire encore quelques mots au sujet du grand lettré que fut Jean Comnène. Si de par son origine et sa formation intellectuelle il était grec, il n'en appartenait pas moins —et en égale mesure— à la culture roumaine. Ce n'est pas uniquement compte tenu de ses relations avec les princes roumains et le stolnic Cantacuzène, dont il a partagé les intérêts culturels, mais aussi en raison du fait qu'une partie de son oeuvre a été rédigée dans les pays roumains, traduite en roumain et bénéficiant d'une large diffusion dans ces pays. Même après les avoir quittés, suite à son ascension au siège de métropolite de Dristra, il n'a pas cessé de s'inquiéter des affaires roumaines, s'intéressant aux livres collectionnés dans les différentes bibliothèques, au nombre des imprimeries etc.

Mais Jean Comnène n'est pas l'unique figure de proue de la médecine et de la culture gréco-roumaines et sud-est européennes en général. Tout aussi prestigieuse s'avère la personnalité de *Jacques Pylarinos*. Ayant achevé des études de droit et de médecine, il met sa science au service de divers souverains européens, parmi lesquels il faut également compter les princes régnants des pays roumains. En rapport avec maintes autres personnalités qui illustraient la culture de l'Europe à cette époque, il a été aussi, comme nous l'avons déjà mentionné, le conseiller du spathaire Centacuzène lors de la fondation de l'ensemble hospitalier de Colțea. On connaît ses échanges épistolaires avec un intellectuel grec en renom, Manolaki Cariophile<sup>208</sup>, mais malgré les références le concernant dans diverses études, Nicolas Vătămanu qui, de son côté, lui a consacré

203. O. Cicanci, P. Cernovodeanu, *op.cit.*, p. 166.

204. BAR Ms.gr. 296.

205. Voir au sujet de cet ouvrage O. Cicanci, *Literatura în limba greacă în Tările Române în secolul al XVII-lea*, *loc.cit.*

206. O. Cicanci, P. Cernovodeanu, pp. 174-175.

207. *Idem*, pp. 175-178.

208. BAR, ms. gr. 976, f. 164-154<sup>v</sup>; il s'agit de livres d'astronomie.

une étude<sup>209</sup>, pense que sa vie et son oeuvre sont encore insuffisamment approfondies.

A même de suivre les effets du virus de la variole à Constantinople et en Thessalie, il met au point un vaccin contre cette maladie en même temps qu'un autre médecin grec, Emmanuel Timoni. Sa correspondance avec un confrère anglais, sir Hans Sloane, lui permet de publier sa découverte dans le «Philosophical Transactus». Il entretenait, par ailleurs, un échange de lettres sur ce même sujet, avec un autre anglais, Jugl. Gerhard, physiologiste et historien, auquel il communiquait ses observations sur la variole. Celles-ci feront, du reste, l'objet d'un ouvrage imprimé à Venise, en 1715, sous le titre *Nuova et tuta methodus variolan excitendi per transplationem unper inventaet in usum tracta, qua rite per acta immusia in posterum praeservantur ab hujus modi contagio corpora*. Maints cas de variole ont été traités à l'époque dans la capitale ottomane avec le vaccin de Pylarinos. Deux ans plus tard, en 1717, il fera paraître toujours à Venise son traité *La Medicina* — ce qui lui vaudra de se retrouver en même temps lauréat et pris à partie par le célèbre mathématicien Gazzola, avec lequel il entamera une polémique. Mais, sa fin sera proche: il meurt à Venise en 1718 d'une cirrhose, sans avoir eu le temps d'achever plusieurs autres ouvrages de médecine<sup>210</sup>. Selon Zaviras, entre ses manuscrits figure également un récit de voyage<sup>211</sup>. Les relations de Pylarinos avec les pays roumains ne devaient jamais se rompre même quand il remplissait la fonction de consul de Venise à Smyrne et ses dernières lettres avec Constantin Brancovan sont datées de l'an 1711. Il avait accompagné, auparavant, Šerban Cantacuzène à Iassy, où le métropolite Dosithée lui fit don d'une Chronique latine de Ioannis Noudéris, imprimée à Cologne en 1544 — qu'il offrira, à son tour, au stolnic Cantacuzène<sup>212</sup>.

Un autre médecin vivant à la cour de Constantin Brancovan était *Georges Hypoménos*, originaire de Trébizonde. Boursier du prince de Valachie à Padoue, il comptait parmi ses maîtres le fameux Antonio Valesnieri. Il gagna ses titres de docteur en philosophie et médecine en 1709. On lui doit 40 épitaphes encomiologiques, rédigés en grec, latin ou italien et dédiés, dans leur majeure partie, à la très noble famille Brancovan<sup>213</sup>; Ioannis Avramios, un autre habitué de la cour princière de Valachie, les fit imprimer à Venise<sup>214</sup>.

De toute évidence, cette cour offrait un champ particulièrement propice à

209. Jacques (Jacob) Pylarinos, médecin de la cour princière (1684-1691; 1694-1708).

210. N. Vătămanu, *op.cit.*, p. 121-132; Alivizatos, *op.cit.*, p. 11-15; B. Knōs, *op.cit.*, p. 360-361; *Istoria medicinii românești și universale*, Bucarest 1962. p. 121-132; Sp. Charokopos, *op.cit.*, p. 66-67.

211. Zaviras, *op.cit.*, p. 350.

212. N. Vătămanu, *op.cit.*, pp. 123-124.

213. E. Legrand, *Bibliographie Hellénique*, XVIII<sup>e</sup> siècle, I, p. 67.

214. N. Vătămanu, *op.cit.*, p. 195-196; avec des études à Trébizonde et à Bucarest.

la floraison des activités humanistes, chères notamment aux lettrés grecs. Le nom d'un autre médecin grec, également porté vers les études de philosophie et de théologie, doit être mentionné à ce propos. Il s'agit de *Pantéléimon Calliarchis*, possesseur d'une riche bibliothèque. Parmi les manuscrits conservés à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine figure aussi une copie du *Traité de Médecine* de Constantin Porphyrogénète, signée de sa main en tant que «médecin du prince de Valachie» et datée du 12 juillet 1662<sup>215</sup>; selon toute probabilité, ce manuscrit faisait partie de sa propre bibliothèque<sup>216</sup>.

Il y a eu, à Bucarest, au XVIII<sup>e</sup> siècle, un autre Calliarchis. Cette fois, il s'agit de *Ioannis Calliarchis*, né à Chio, qui étudia la médecine à Padoue, avant de se fixer pour la pratique dans la capitale valaque. La Section des manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine compte un exemplaire (no 1119) de 235 ff. intitulé «Le labeur de Ioannis Calliarchis». Ce que l'on sait de ce Calliarchis, c'est qu'au mois d'avril 1714 il a achevé ses études de médecine avec «l'illusterrissime seigneur Giorgio Calafati, professeur au célèbre lycée de Patavia», c'est-à-dire Padoue<sup>217</sup>.

Le manuscrit médical no 427 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine rédigé en grec, nous fait connaître le nom d'*Andronic Likinos*. D'après Zaviras, on ne sait rien de ses travaux, ni même la langue dans laquelle ils étaient rédigés<sup>218</sup>. Toutefois, le *Tomos Agapis* présente une élégie composée à Iassy<sup>219</sup>; deux autres écrits lui appartenant et adressés à Palladis Cariophile se sont conservés en manuscrit<sup>220</sup>; on retrouve également son nom dans un manuscrit médical grec.

Le stolnic Cantacuzène comptait, de son côté, des admirateurs parmi les lettrés grecs: *Ioannis Muléimis*, un médecin originaire de Jannina, lui dédia une étude sur l'hydropisie<sup>221</sup>. Un manuscrit provenant du lot de St. Sava nous en donne le titre complet à savoir: *La description sommaire de la maladie hydro-pique selon la pratique et la théorie de Jean Muléimis de Jannina, médecin physique*<sup>222</sup> — datée du mois de novembre 1694. La dédicace au stolnic (p. 2-3) fait l'éloge de son érudition, objet d'admiration non seulement en Valachie, mais en Grèce aussi. Les deux pages suivantes (4-5) sont la Préface de cette étude: son auteur déclare l'avoir écrite avec beaucoup de difficulté, cependant avec amour et en étant sûr de son utilité. Intéressante nous semble l'explication donnée par Muléimis en ce qui concerne sa rédaction en grec populaire, dont

215. BAR, ms. gr. 617.

216. Manuscrit provenant du Collège de St. Sava; cf. aussi N. Vătămanu, *op.cit.*, p. 188.

217. Pournaropoulos, *op.cit.*, p. 44.

218. Zaviras, *op.cit.*, pp. 414-415.

219. C. Erbiceanu, *op.cit.*, pp. 10-11.

220. BAR, ms. gr. 974, ff. 187, 188.

221. Hurmuzaki, *Documente*, XIV/I, p. 295; N. Vătămanu, *op.cit.*, p. 200-201.

222. BAR, ms. gr. 479.

voici un extrait: «...je l'ai écrite en dialecte commun pour deux motifs: l'un réside en ce que notre peuple se trouve sous le joug de l'esclavage, et qu'il est presque dépourvu de médecins physiques, et c'est de grande utilité qu'elle serve à ceux qui de par leur emploi s'appellent médecins, disposant de peu d'expérience, et l'autre [motif] c'est que si jamais il y avait quelqu'un connaissant les lettres, quelqu'un de curieux ou souffrant de cette maladie, et qu'il manquerait d'un médecin sous la main, qu'il lise le présent [livre] facilement... et il y trouvera et récits et diagnostics et les différents médicaments que j'ai utilisés...»<sup>223</sup>.

Également originaire de Jannina, le iatrophilosophe *Nicolas Kérameus* qui paraît selon quelques historiens comme le premier professeur ayant enseigné la médecine à l'Académie Princière de Iassy<sup>224</sup>. Toutefois, Ariadna Camariano-Cioran conteste ce point de vue, assurant qu'à l'époque où Kérameus est censé donner ses cours à Iassy, il était déjà mort<sup>225</sup>. Le *Tomos Agapis*, imprimé en 1705, insère la mention suivante: «Nicolas, le médecin, le philosophe de Ianina a poursuivi de brillantes études à Venise et ce titre de iatrophilosophe qu'on lui concède est hautement mérité»<sup>226</sup>. Ce qui reste incontestable, c'est que Nicolas Kérameus est l'auteur d'un traité de médecine, imprimé en 1682 sous le titre: *Bref exposé de la partie théorique du cours de médecine*. Le manuscrit en question appartenait à l'époque au stolnic Constantin Cantacuzène. Un autre manuscrit, de 992 ff., conservé à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, représente un Dictionnaire hellénogrec, rédigé par Nicolas Kérameus<sup>227</sup>; sur sa page de garde est inscrite d'une autre graphie que celle du texte, la précision suivante: «Dictionnaire hellène et dit simple, de par la peine du très-savant Nicolas Kérameus, philosophe et docteur de Ianina»<sup>228</sup>. A noter que la recherche scientifique ne s'est pas occupée jusqu'à présent de ce dictionnaire, qui témoigne, pourtant, une fois de plus, de l'effort des intellectuels grecs en vue de rendre en néogrec tout un lot d'ouvrages.

Un autre iatrophilosophe, *Nicolas Bubulios*, qui écrivait des vers pour «L'Horologe grecque» en 1714<sup>229</sup>, avait lui aussi étudié la médecine à Venise avant de s'établir à Bucarest, où il semble avoir donné des cours à l'Academie Princière. Il a travaillé aussi comme lecteur et correcteur d'épreuves pour *Le Crédos Orthodoxe*, imprimé à Snagov en 1719<sup>230</sup>.

223. *Ibidem*, p. 5.

224. N. Vătămanu, *Invățămintul medical*, pp. 59-68.

225. A. Camariano-Cioran, *op.cit.*; il meurt en 1672; Zaviras, *op.cit.*, p. 257.

226. *Istoria universală a medicinii*, p. 743.

227. BAR, ms. gr. 445.

228. Ces brèves données historiques portant sur le XV<sup>e</sup> siècle sont intéressantes (au sujet des Vénitiens, des Génois et de la conquête de Constantinople); en partie, ces notes appartiennent à un étudiant qui utilisa le dictionnaire; le manuscrit provient du Collège de St. Sava.

229. N. Iorga, *Istoria literaturii*, II, pp. 59-60.

230. N. Vătămanu, *Din trecutul medicinii*, p. 201.

Lui-même fils de médecin, il semble que Nicolas Mavrocordato ait eu des connaissances dans ce domaine. De toute façon, il s'est entouré d'une série de médecins grecs, par ailleurs remarquables lettrés du temps. C'est dans son orbite que devait graviter à un moment donné *Michel Schendos*, personnalité complexe, dont l'activité politique a été déjà évoquée ci-dessus, mais qui s'est fait également un nom de savant, en devenant membre de plusieurs Académies (de Pétersbourg, de Vienne et de Berlin), ainsi que de quelques sociétés médicales. Les relations de Schendos avec Nicolas Mavrocordato se sont vite détériorées: 1723, il publia à Augsbourg un ouvrage médical, avec «un discours de l'auteur» contre ce prince, qu'il accuse de pharisaïsme, en s'attaquant aussi à sa famille qui provenait, selon lui, des marchands de charbon d'Orient. Pour faire bonne mesure, cependant qu'il loue les écrits de Démètre Cantémir (sa *Descriptio Moldaviae et son Histoire de l'empire ottoman*), il accuse Nicolas Mavrocordato de plagier les ouvrages de son père. L'inimitié qu'il nourrissait contre ce prince allait se donner libre cours encore dans un pamphlet particulièrement vêhément.

Mais la haine n'était pas l'unique préoccupation de Schendos, qui se plait à étudier divers domaines, comme ses titres scientifiques l'attestent. C'est ainsi qu'il a montré un intérêt spécial pour les ressources du sous-sol de la Petite Valachie ou Olténie, dont il a donné une description partant de ce point de vue. Les bonnes relations qu'il entretenait avec le médecin et lettré transylvain Köleseri, l'incitent à lui adresser, à Cluj, pour qu'il la fasse paraître, sa *Description de la Dacie Théno-Aérène*<sup>231</sup>. En 1724, une étude intitulée *Historico-Physico-Topographico Valachiae Austriace subteraneae descriptio...* s'imprime dans les pages de «La Galleria di Minerva» (rééditée en 1780)<sup>232</sup>. Ses relations avec Köleseri remontaient à l'époque où il avait voyagé en Transylvanie, où celui-ci était inspecteur des mines et se sont maintenues même quand Schendos se trouvait à Augsbourg et puis en Russie. Peut-être qu'il faut voir à la base de ces rapports amicaux leur commun intérêt pour les richesses du sous-sol (déjà alors que Schendos se trouvait à Cozia et à Horezu en Olténie, il avait trouvé du sable aurifère dans le lit de l'Olt). D'autre part, il semble avoir nourri un véritable amour pour la Petite Valachie, si l'on considère ses descriptions des mines d'or, des sources d'eau minérale, des monuments de la nature

231. «Emperici illustratis per septem nobilissima enposita familiara remedia ad totiem gravissimos et frequentiares morbes profiligardos. Michele Schendos, E. Wanderbeche Philosophie et Medicum Doctore. Addita Authors Apologia adversis Mavrocordati Sycophantios par le Doctore como de du Schendos. Editia altera prototypo Londonensi; le manuscrit est conservé à la Bibliothèque de Göttingen, cependant qu'un autre exemplaire manuscrit se trouve à la Bibliothèque Bruckenthal de Sibiu (Roumanie) (cf. V. II 6213) (P. Cernovodeanu, N. Vătămanu, *op.cit.*, p. 17).

232. En compagnie de l'ouvrage de I. Köleseri, *Descriptores romano-dacič* (P. Cernovodeanu, N. Vătămanu, *op.cit.*, p. 22).

(tels la grotte dite «Peștera Muierri»), etc., ainsi que du fait qu'on lui attribue même une «Ode à Olténie», rédigée en latin. Quant à ses rapports avec le prince érudit Démètre Cantémir, ils ont dû être plutôt nuancés, car d'une part, l'accusation d'une tentative de plagiat a été lancée contre lui, sans qu'elle puisse être confirmée en fin de compte<sup>233</sup>, alors que, d'autre part, le prince l'avait invité en Russie. Il ne devait, d'ailleurs, s'y rendre que plus tard (à ce qu'il paraît, en 1736, pour aboutir ensuite dans l'est de ce pays, du fait de sa déportation)<sup>234</sup>. Si par maints côtés de sa personnalité complexe Schendos fait figure d'aventurier, il n'en reste pas moins qu'il était véritablement savant<sup>235</sup>.

Il faut convenir, par ailleurs, que les savants grecs ne manquaient pas dans les pays roumains à l'époque. Leur nombre était même assez important, de sorte qu'il nous faut les mentionner assez brièvement. Commençons par *Jacques Pylarinos*, dont il a été déjà question ci-dessus. Suivant Ariadna Camariano-Cioran, il aurait traduit, à la demande du prince Constantin Brancovan, les *Ephémérides de Bude*<sup>236</sup>. Toujours sur l'initiative du prince de Valachie, il a traduit un autre livre d'histoire, traitant des combats de Vienne; il s'agit de l'ouvrage italien intitulé *Veridico graecolita de giornali de Buda sino alla presud'este* imprimé à Venise en 1686 et rendu par lui en grec<sup>237</sup>. Cette version de Pylarinos, demeurée en manuscrit, se trouve actuellement à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (ms. gr. 495)<sup>238</sup>.

Le règne de Brancovan représente donc aussi une période propice pour le travail de traduction, car cette activité entraînait une série de savants grecs vivant à la cour du prince et s'occupant notamment de traduire en grec des ouvrages d'histoire, afin de complaire à leur mécène. Ce fut le cas de Jérémie Marc Porphyropoulos, le directeur de l'Académie princière<sup>239</sup>, devait donner la version néogrecque des *Aphorismes* d'Hippocrate, sur la demande du deuxième fils du stolnic Constantin Cantacuzène. Cette version néogrecque allait circuler dans les pays roumains pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle et aux premières décennies du siècle suivant. Traduit en roumain au début du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>240</sup>, l'ouvrage devait connaître par la suite de nombreuses autres traductions. Selon Paul Cernovodeanu et Nicolas Vătămanu, qui ont consacré une étude aux

233. *Ibidem*, p. 29-30.

234. *Ibidem*.

235. Cf. aussi D. Russo, *op.cit.*, p. 37.

236. A. Camariano-Cioran, *op.cit.*, p. 235.

237. Le livre faisait partie de la bibliothèque du stolnic Cantacuzène; cf. V. Cândeа, *Livres anciens en Roumanie*, Bucarest 1962, p. 22.

238. Tout comme le manuscrit 156 du monastère d'Iverne (Sp. Lambros, II, p. 37).

239. Traduction de l'*Histoire de Procope de Césarée*, à la demande du postelnic Ștefan Cantacuzène.

240. Manuscrit conservé à la Bibliothèque Universitaire de Iassy.

versions néogrecques et roumaines de ces Aphorismes et à leur large diffusion à travers les pays roumains, il conviendrait de conclure du prestige dont jouissait cet ouvrage dans l'espace sud-est européen en général: cet accueil témoigne aussi des étapes du développement de la science médicale dans les cultures grecque et roumaine<sup>241</sup>. D'après la démonstration d'Ariadna Camariano-Cioran, ce Marc Porphyropoulos donnait des cours de médecine à Iassy, en les fondant sur les Aphorismes d'Hippocrate et l'enseignement de Galien<sup>242</sup>. Les arguments dont elle use à cet égard viennent à l'appui de l'hypothèse de Vătămanu, qui le considère intégré dans l'enseignement médical de l'Académie princière. Ajoutons que même s'il n'était pas médecin, Marc Porphyropoulos pouvait enseigner la théorie médicale, comme tous ceux instruits dans les domaines de la physique et des sciences naturelles.

Plusieurs médecins grecs en renom sont attestés au XVIII<sup>e</sup> siècle en Transylvanie également. Par exemple, Charokopos parle dans son Catalogue d'un certain *Ioannis (Yannakis) Adamis*, qui serait né en Épire (à Moscopoli), vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Après des études poursuivies à Halle, il s'est fait un nom de très bon médecin et lettré. Il publia en 1772 (Saxe) la traduction, du latin, d'un ouvrage rédigé par le médecin et pharmacologue David Samuel Montai, sous le titre: *Bref guide de l'action et l'utilité de quelques médicaments choisis et éprouvés qui en toute confiance et garantie se vendent à l'Orphelinat de Halle*<sup>243</sup>.

D'autre part, environ la même période vivait en Transylvanie un *Ioannis Adamis*, copiste à la Compagnie grecque de Sibiu<sup>244</sup>, attesté en tant que tel dès le début du siècle. Les Registres de la Compagnie tenus par lui témoignent de son appetit de lecture, vu les livres qu'il empruntait. Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Σύνοψις φυσιολογική*, dont la rédaction dura trois ans (1706-1709). D'après son Prologue, il lui fallait équilibrer son activité de copiste de la Compagnie et celle de marchand, avec ses retours «au pays» pour différentes affaires de famille<sup>245</sup>. Le manuscrit de cet ouvrage se trouve à la Bibliothèque Nationale d'Athènes<sup>246</sup>.

Ce bréviaire physiologique se compose de deux parties, la Tétralogie et la Physiologie, précédées d'un Prologue et d'une Introduction. L'auteur explique d'emblée que son ouvrage englobe tout ce que l'on connaît sur la physique, la physiologie, l'astronomie, les métaux, avec l'addition finale de quelques

241. P. Cernovodeanu et N. Vătămanu, *La première traduction des «Aphorismes» d'Hippocrate en langue roumaine (XVIII<sup>e</sup> siècle)*, RÉSEE, X, 3 (1972), pp. 491-510.

242. Information figurant chez Alexandre Helladius, *Status praesis Ecclesiae Graecae*, 1714, p. 17.

243. Sp. Charokopos, *op.cit.*, p. 69.

244. BAR, ms. gr. 975 et 976.

245. Olga Cicanci, *Companiile grecești din Transilvania*, p. 166-167; cf. aussi Ath. Karathanasis, *L'hellénisme en Transylvanie*, Thessalonique 1989, p. 82-86.

246. Section des manuscrits, côte 5-8, 1182.

données sur les animaux et les plantes, ainsi que d'ordre géographique, tirées de différents livres latin et grecs. Après ces précisions quant au contenu de l'ouvrage, il ajoute: «Sibiu, l'an 1709, au mois de mai le 9. Il a été écrit par l'insignifiant Ioannis Adamis d'Alvanitochori»<sup>247</sup>. Grâce à cette note finale, on peut distinguer les deux Adamis en question, car le premier mentionné ci-dessus était originaire de l'Épire, alors que le second venait d'Alvanitochori et les documents de la Compagnie témoignent qu'il s'agit de celui-ci<sup>248</sup>.

Pour revenir à ce dernier, ajoutons encore que dans l'introduction à son bréviaire, il parle de «l'historiographie ancienne et nouvelle», en assurant ses lecteurs qu'il ne s'agit pas d'une simple compilation<sup>249</sup>. D'autre part, chaque fois qu'il s'est vu obligé d'interrompre son travail de rédaction, il en a fourni la raison — soit quelque affaire de famille requérant sa présence sur les lieux, soit pour répondre aux exigences de son activité commerciale. Non paginée, la Tétralogie débute à la page 440 de l'ouvrage. Il s'est servi, pour sa rédaction, de différentes œuvres historiographiques, des écrivains antiques et «modernes» (dont il cite quelques noms — Platon, Aristote, Strabon, Ptolémée, etc.)<sup>250</sup>. Pour le bénéfice de ses «frères», les autres membres de la Compagnie, il traduit en grec populaire de longs paragraphes tirés du latin.

Qui plus est, Adamis possédait aussi certaines connaissances médicales: il témoigne de l'intérêt qu'il accordait à cette discipline en donnant la version néogrecque d'un ouvrage du médecin transylvain Ferencz Pariz Papay (1649-1716), intitulé *Pax Carperis*, imprimé à Cluj en 1690 et traduit par lui en 1760. Il s'agit d'un manuel de médecine générale dont Ferencz a tiré l'inspiration d'un recueil de John Ionstins *Ideae universae medicinae practici*; cet ouvrage du médecin écossais a été traduit par un autre marchand de Sibiu, *Zissis Démétrioi*, sous le titre *Le métier des médecins...*<sup>251</sup>.

L'écléctisme intellectuel d'Adamis, le marchand de la ville de Sibiu, est également illustré par son intérêt pour les lois et l'histoire politique de la Transylvanie. En effet, à Sibiu et toujours en 1760, il rédige un *Syntagme des lois politiques*; l'original de cet écrit se trouve au Mont Athos, mais il en existe une copie de 1779 aux archives de l'Église de la Sainte Trinité de Brăssova<sup>252</sup>.

247. Bibliothèque Nationale d'Athènes, ms. gr. 1182, p. 1.

248. Généralement la localité citée est Alvanitohori, à proximité de Tyrnovo en Bulgarie (O. Cicanci, *op.cit.*).

249. Il s'était procuré les livres chez Matthieu de Pogonie, le chapelain de la Compagnie; c'étaient des livres offerts à la Compagnie de Sibiu.

250. Il affirme à un moment donné (pp. 512-514): «Nous avons relevé cela dans un calendrier de Tyrnovo, en Hongrie du Nord, sur lequel nous avons mis la main grâce au très savant Démètre Eustache, le compagnon de Sibiu généralement connu».

251. P. Cernovodeanu, «Scientific and cultural contacts between England and the Romanian Lands (1650-1720)», in *Cultural contacts between England and the Romanian Lands (1500-1720, «Romanian Studies»*, II, Leyde 1970, pp. 99-100.

252. Copiée à Brăssova, le 18 juin 1779 par le marchand Georges Nicolaïdis.

Sans entrer dans les détails, notons que l'ouvrage produit tout un lot de diplômes, décrets et lois (en version néogrecque); il y a, par exemple, quarante trois chapitres consacrés aux lois en vigueur dans la Principauté de Transylvanie — ce sont des textes commentés, mais déjà connus par d'autres publications, donc sans grand intérêt sous ce rapport. En revanche, ses aperçus concernant l'histoire politique de la Transylvanie n'en sont pas dépourvus. Par exemple, son bref historique des Saxons et des Szeklers de Transylvanie, accompagné du texte des status que la Principauté leur avait concédés, mérite de retenir l'attention. Le but d'Adamis était, selon ses propres écrits, d'aider ses confrères de la Compagnie à se maintenir au courant de la vie politique et des lois du pays où se développait leur activité.

Un autre cas de similitude des noms de deux personnages ou d'identité est celui présenté par *Eustatis Placicos* ou Palko, «proestos» de la Compagnie en 1639, et *Eustatios Placicos*, originaire d'Albanie, ancien étudiant de Halle et d'Oxford, qui exerçait la médecine à la cour de Brancovan. A part cette similitude des noms, rien ne confirme qu'il s'agirait d'une seule et même personne, comme le suppose N. Vătămanu. En effet, ni les archives de la Compagnie, ni autres archives examinées par l'auteur de la présente étude n'ont fourni le moindre document à cet égard. Or, il est difficile de croire que le membre de la Compagnie de Sibiu ne se soit guère manifesté en tant qu'intellectuel et médecin: en dernière instance, les registres de la Compagnie auraient accordé au moins une mention à son activité médicale, à sa formation de médecin. Qui plus est, sa signature n'est guère celle de quelqu'un ayant l'habitude d'écrire!

Toujours à la cour de Valachie, mais cette fois sous le règne de Nicolas Mavrocordato, notons le nom de *Démètre Notaras*, proche parent du patriarche de Jérusalem du même nom. Une lettre qu'il adresse le 7 mars 1717 à Chrysanthé Notaras, pour l'informer qu'il vient d'achever la traduction de *La philosophie éthique*<sup>253</sup> est signée, par lui, Démétrios Iorgoulis. Selon A. Camariano-Cioran, l'ouvrage en question était d'Emmanuel Thasano; il a été traduit en latin sur l'ordre du patriarche et a servi de manuel à l'Académie Princièvre. On en trouve un manuscrit à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (ms. 286), ayant fait partie des collections du Collège de St. Sava<sup>254</sup>. Un autre manuscrit de la même bibliothèque (no 422) et provenant du même Collège, nous apprend (f. 23) qu'il s'agit du *Livre premier ou la philosophie éthique*, tirée de la prestigieuse source du grand Aristote le Stagirite, rédigée par le comte et chevalier Emmanuel Thesauris, noble de Turin, et achevée par Démètre Notaras, iatrophilosophe du Péloponnèse, sur l'ordre de Sa Béatitude et Sa Sainteté le patriarche de Jérusalem, Sire Chrysanthé Notaras, son oncle mater-

253. Hurmuzaki, *Documente*, XIV/3, p. 127.

254. A. Camariano-Cioran, *op.cit.*, pp. 221-222.

nel<sup>255</sup>. L'année —1717— et le lieu —Bucarest, capitale de la Valachie— figurent dans une note à part (f. 532v)<sup>256</sup>. Enfin, plusieurs paragraphes proclamant sa fidélité au dogme de l'Orthodoxie sont introduits par Démètre dans sa rédaction (ff. 523 et 531).

Deux ans auparavant, Démètre Iorgoulis<sup>257</sup> avait traduit un autre ouvrage d'éthique. Le manuscrit fait également partie de la collection conservée à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (ms. gr. 498). Il est signé (f. 143) par «le iatrophilosophie Démètre Notaras<sup>258</sup>», alors que le titre inscrit au premier feuillet explique qu'il s'agit d'une oeuvre d'éthique et de morale politique<sup>259</sup>. Parlant couramment le grec, l'italien et le latin, il a traduit aussi, de cette dernière langue, une *Géographie*, dont le texte était corrigé par le patriarche Chrysanthé en personne: Constantin Daponte en possédait un exemplaire alors qu'il suivait les cours de l'Académie Princière de Bucarest<sup>260</sup>.

Abordons maintenant une personnalité d'un intérêt tout particulier: Athanase Commène Ypsilanti et son oeuvre maîtresse: *L'histoire ecclésiastique et politique en douze livres ou Après la chute de Constantinople*<sup>261</sup>. Bien que parfois citée, notamment dans l'historiographie roumaine et grecque, cette oeuvre, de même que son auteur, n'ont guère joui d'une attention spéciale de la part des chercheurs. Il n'empêche qu'à plusieurs reprises son importance comme source d'histoire a été saisie et soulignée. Le premier à le faire fut C. Erbiceanu, lors d'une communication à l'Académie Roumaine en 1900<sup>262</sup>. C'est sous ce jour que nous nous proposons de le considérer en ce qui suit, puisque les événements de sa vie en tant que médecin, ainsi que ses relations avec le monde grec et la Porte d'un côté, avec les pays roumains d'un autre côté, ont été déjà évoqués dans un chapitre précédent.

En ce qui concerne ses sources d'information, les fragments déjà parus de ses écrits (à savoir, les livres VIII, IX et X) et l'introduction qui les précède indiquent des documents et des ouvrages contemporains. Aussi, est-ce à juste titre que les historiens ne fassent état que des relations qu'il donne de sa propre époque. On trouvera donc même une classification des «données et faits» qu'il

255. BAR, ms. gr. 422, f. 23.

256. *Ibidem*, f. 532v.

257. C'était le petit-fils du patriarche de Jérusalem et un ancien étudiant à Rome et Padoue; C. Erbiceanu, *op.cit.*, p. 173.

258. Qui a fini de traduire le livre le 12 août 1715 à Bucarest (BAR, ms. gr. 498, f. 145).

259. Περὶ τῆς συμβούλιων ματαιότητος βιβλίον ἐν φῇ ματαιότης καὶ τῇ ἀλήθειᾳ ἀνθρωπίνων πραγμάτων, πολιτικοῖς καὶ θητοῖς λόγοις καθαροὺς ἀποδειχθὲν...

260. C. Erbiceanu, *op.cit.*, p. 221; un autre manuscrit est conservé à la Bibliothèque de l'École de Bithynie (A. Camariano-Cioran, *op.cit.*, p. 247).

261. Titre sous lequel l'archimandrite Γερμανός Ἀφθονίδης fit paraître l'ouvrage à Constantinople.

262. La communication intitulée «Atanasie Comnen Ipsilanti și chronicul său cu privire la Români», Annales de l'Académie Roumaine, MSI, t. XXIII, 1900, p. 1-18.

cite, chez C. Erbiceanu<sup>263</sup>. Quant à C. Dimaras, il remarque que dans la première partie de son oeuvre «les faits de l'Antiquité sont narrés assez sommairement», qu'il «s'abstient de tout commentaire critique, cependant que dans la seconde, son expérience, son discernement et sa haute conscience morale lui inspirent des observations pertinentes. Intelligent, attentif, il avance, sur les hommes et les circonstances, des jugements d'une grande sagacité»<sup>264</sup>. La vérité de cette remarque est évidente dès qu'on se penche sur cette oeuvre: alors que l'écrivain s'étend quand il évoque les événements de sa propre époque, il est plus succinct quand il s'agit des époques antérieures<sup>265</sup>. Mais s'il confronte les sources d'une façon souvent critique, Athanase Comnène néglige leurs coordonnées bibliographiques. Par exemple, en achevant son *Livre VIII*<sup>266</sup> il constate qu'il l'a rédigé au prix «de grands efforts et en étudiant des livres en plusieurs langues», pendant plus de trois années<sup>267</sup>, sans préciser quels étaient ces livres ou, tout au moins, les langues dans lesquelles ils étaient écrits. De même, il note qu'alors qu'il se trouvait en Syrie, à Béroé, Ilios, Fahriss, le drogman du consul anglais lui faisait parvenir «des livres nombreux et polyglottes»<sup>268</sup>.

Pourtant, quand il traite de l'histoire ecclésiastique, il fait souvent appel —tout en mentionnant le volume, le chapitre, voire la page— à l'ouvrage de Dosithée sur *Les patriarches de Jérusalem*<sup>269</sup>, à l'Histoire ecclésiastique de Mélétios<sup>270</sup>, métropolite d'Athènes, ainsi qu'à l'Histoire ecclésiastique d'Hiérraxe, logothète de l'Église<sup>271</sup>. Il lui arrive même de préciser que tel chapitre fut rédigé en 1745<sup>272</sup> ou bien qu'il a fréquenté, pour ses lectures, la bibliothèque du patriarchat d'Alexandrie, pour lire des manuscrits appartenant à la bibliothèque du Caire ou à celle de ses environs connue sous le nom de Gourvania<sup>273</sup>.

Ardent défenseur de l'Orthodoxie —comme lui-même se proclame maintes fois— il se montre sans merci notamment envers les catholiques. Son ardeur en tant que tel prend la forme de diatribes véhémentes, par exemple, quand il affirme: «Il ment sans vergogne ce cancanier et transgresseur de la vérité de

263. «Entre les années 1453 jusqu'en 1720, j'ai remarqué que les dates et les faits sont de peu de valeur (C. Erbiceanu, *op.cit.*, p. 8).

264. Cf. Th. Dimaras, *op.cit.*, p. 215-216.

265. Et comment aurait-il pu procéder dans une histoire universelle qui commence avec Jules César et comporte 12 livres!

266. Répertoriant les événements intervenus de 1453 à 1702.

267. Τὰ μετά την ἀλωσίν, p.239.

268. C. Ypsilanti, *op.cit.*, p. 239.

269. *Ibidem*, p. XXII et pp. 47, 106, 124, 135, 145, etc.

270. *Ibidem*, p. 262.

271. *Ibidem*, p. 105.

272. Le chapitre «Sur [ce qui est advenu] des Perses».

273. *Ibidem*, p. XXX.

Dominique Vernicos, qui à son tome IV, p. 611, écrit sans fondement afin de tromper nombre de gens que le glorieux Cyrille fut turc naguère...»<sup>274</sup>. Ce même ton critique se retrouve dans les chapitres qu'il consacre aux papes<sup>275</sup>.

Son histoire laïque comporte également des précisions d'ordre bibliographique; il cite, par exemple, entre autres la *Turcograecia* de Martin Crusios, les «écrivains dits byzantins»<sup>276</sup> (avec mention des volumes respectifs), etc. Quand il s'agit des historiens turcs, il donne le nom de Rechid, mais aussi celui du prince moldave Démètre Cantémir, pour lequel il montre quelque sympathie, tout en l'accusant plus d'une fois en tant qu'historien de «se tromper grossièrement» quand il argumente en faveur de sa propre thèse<sup>277</sup>. Ce qui n'empêche de le voir s'inspirer plus d'une fois des écrits de Cantémir — du moins, c'est l'impression qu'il nous laisse. Souvent Athanase Comnène se borne à une simple mention: «écrivains chrétiens et ottomans», sans aucune précision de nom. Souvent aussi, il interprète les événements conformément à sa propre optique, avec des correctifs lui appartenant dans certains cas ou en présentant de façon critique les opinions de divers écrivains, fussent-ils chrétiens ou musulmans.

Si nous rangeons Athanase Comnène Ypsilanti dans la catégorie des historiens et non dans celle des auteurs de chroniques, c'est parce qu'il utilise les sources de façon critique. Pour les premiers siècles de son histoire, il ne se limite pas à la compilation ou la simple énumération des événements, mais s'efforce d'enrichir l'information, en citant maints documents et ouvrages et en avançant des jugements de valeur. C'est un homme cultivé, au courant des éditions grecques parues soit à Constantinople, soit dans les principautés roumaines, soit à Venise, où il avait étudié. L'un de ses jugements de valeur relatif à un texte imprimé offre également un aperçu de la manière dont il concevait l'éthique de l'écrivain. Il note: «le Prince Nicolas Mavrocordato a confié à la presse [un ouvrage] *Sur les devoirs*, bien que selon l'avis de bon nombre [de gens] l'effort et la composition sont d'Hiérothée de Dristra, homme doué de sagesse, et de moralité chrétienne. Soit que ce soit lui-même, soit que ce soit un étranger [l'auteur respectif], il est avéré que ces leçons morales n'étaient guère en accord avec la pratique de l'existence de l'écrivain présente, qu'elles laissent de côté les despotismes, les tyrannies et les meurtres qu'en dépit de toute crainte du Seigneur, il a osé faire en une année en Valachie»<sup>278</sup>.

Quand il parle de sa propre époque, Athanase Comnène Ypsilanti use

274. *Ibidem*, p. 121.

275. *Ibidem*, p. 170.

276. *Ibidem*, p. XVII.

277. *Ibidem*.

278. *Ibidem*, p. 317.

souvent du dialogue<sup>279</sup>, sans jamais oublier de le signaler correctement (par guillemets). Il n'oublie non plus de souligner qu'il a participé personnellement à tel entretien rapporté et dont il donne une sorte de «sténogramme». Par ailleurs, c'est aussi un fin observateur des choses, accordant toute son attention à chaque catégorie sociale avec ses intérêts et ses prises de position dans l'enchaînement des événements. Qui plus est, certains paragraphes sortis de sa plume témoignent d'un véritable don de prosateur: il sait brosser le tableau du Phanar constantinopolitain et du Séral, avec leurs intrigues et leurs cancans; on sent parfois qu'il s'amuse.

Naturellement, on ne saurait attribuer ces dons à tous les médecins grecs qui pratiquèrent dans les principautés roumaines au XVII<sup>e</sup> siècle, car il y en a eu, certes, qui n'ont pas dépassé les limites du statut du simple praticien. Toutefois, le nombre de ceux qui y ont développé une activité culturelle plus ou moins importante est relativement haut. Par exemple, un *Zisis Kavouras*, né à Ambélakia (Grèce), commence par faire des études de grammaire, de poétique et de philosophie au gymnase de Jannina, après quoi il enseignera quelque temps la grammaire à Bucarest, pour rentrer ensuite à Jannina et poursuivre des études de médecine; en ce qui concerne l'ampleur de son esprit, retenons aussi le fait qu'il donna la version grecque d'un traité d'algèbre allemand<sup>280</sup>. Notons aussi, en ce sens, le nom de *Démètre Procope Pamper*, l'un des secrétaires de Nicolas Mavrocordato, prince de Valachie, qui lui accorde une bourse pour étudier la médecine à Padoue<sup>281</sup>. Il s'occupe de traduire deux brèves histoires grecques et quelques épîtres adressées à Georges Trapézoundios. D'après Zaviras, Jean Nicolas Mavrocordato lui aura demandé un ouvrage sur les intellectuels grecs du passé; ce serait Jean Albert Fabricius qui le fit envoyer à Hambourg en 1720, où on le traduisit en grec<sup>282</sup>. Le *Discours funèbre de Jean Nicolas Alex. Mavrocordato par le docteur Démètre Pamper Procope*, de l'an 1736, figure dans les collections de l'Académie Roumaine (Bibliothèque de l'Académie, ms. miscell, no 212, f. 140)<sup>283</sup>. D'après certaines sources, il semble qu'il a figuré parmi les enseignants de l'Académie Princière de Bucarest<sup>284</sup>.

Un autre iatrophilosophe exerçant cette fois la fonction de secrétaire princier à la cour de Moldavie fut *Lazare Scribas* (1734-1751). Suivant Zaviras, il aurait enseigné aussi à l'Académie de Bucarest, mais les dernières recherches ne

279. *Ibidem*, pp. 579, 709, etc.

280. Zaviras, *op.cit.*, p. 305.

281. Selon une supposition de Zaviras, il aurait enseigné également le grec à l'École princière de Bucarest.

282. *Ibidem*, p. 264.

283. Et au f. 146<sup>v</sup>, le manuscrit du docteur André Likinos (BAR, ms. gr. 212); ce manuscrit comporte aussi le discours de Ioannis Avramis, donné devant le prince Constantin Brâncovan (f. 129).

284. A. Camariano-Cioran, *op.cit.*

confirment pas ce point de vue<sup>285</sup>. Plusieurs textes peuvent servir de repères concernant son activité culturelle: on lui doit la copie d'un traité de logique, effectuée en 1696, ainsi que des commentaires au *Traité de Logique* de Th. Corydalée, rédigés en 1710; quelques années plus tard, en 1719, il assurera la copie d'un autre manuscrit grec de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (ms. gr. 531)<sup>286</sup>. On le revera en 1724 comme donateur d'un lot de livres au couvent de Soumélă<sup>287</sup>. Ce sera en 1734 qu'il se rendra à Iassy, comme secrétaire du prince de Moldavie Constantin Mavrocordato, sur l'ordre duquel il traduira du roumain en grec l'*Histoire synoptique* dont le manuscrit est également conservé à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (no 516)<sup>288</sup>; d'après C. Erbiceanu, le caractère didactique de ce manuscrit permet la supposition qu'il était destiné à l'enseignement scolaire<sup>289</sup>.

Plus riche s'avère l'activité culturelle de *Démètre Caracasis* (1734-1795), qui a étudié la grammaire, la poétique et la philosophie d'Aristote et de Corydallée au lycée de Siatista. Il est attesté en 1752 comme enseignant du latin et d'autres langues, en Hongrie. Dé là, il ira à Halle poursuivre ses études de philosophie, ainsi que de mathématiques et de médecine, études qu'il parachevera à Vienne, comme auditeur des savants qui y donnaient des cours. Plus tard, il se rendra pour un temps à Craiova, en Valachie, d'où il viendra à Bucarest pour pratiquer la médecine à l'Hôpital St. Pantéléimon<sup>290</sup>. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages de médecine (*Sur la coupure de la veine*, *Sur la matière de la médecine*) ou relatifs à la médecine (*Poésies dédiées à la médecine*), etc. Ce fut un médecin particulièrement apprécié, de grande expérience, qui avait pratiqué dans les hôpitaux de Vienne, ainsi qu'à Larissa et à Siatista<sup>291</sup>. Au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, à Constantinople, l'un de ses fils, prénommé Constantin, fera honneur à la renommée de son père, dans le même domaine<sup>292</sup>.

Une riche activité culturelle devait être développée dans les pays roumains par *Constantin Caraiannis*, le médecin du prince Grégoire Ghika, auteur d'une *Grammaire* (six livres réunis en trois tomes) et d'une *Logique*<sup>293</sup>. Ce qui l'a rendu, toutefois, fort connu, c'est l'organisation sur le modèle européen qu'il a proposée aux écoles de Moldavie. Voici en quels termes le présente Polizoïs

285. Zaviras, *op.cit.*, p. 414.

286. C. Erbiceanu se montre d'accord avec Zaviras (*op.cit.*, XXVII), mais A. Camariano-Cioran ne considère pas ces témoignages suffisamment éloquents (*op.cit.*, p. 285-286).

287. Vraisemblablement durant la période 1694-1710, pendant laquelle il exerça la fonction de secrétaire princier.

288. D. Russo, *Studii și critici*, Bucarest 1910, pp. 90-91.

289. C. Erbiceanu, *op.cit.*, p. XXVII; Zaviras, *op.cit.*, p. 414.

290. Zaviras, *op.cit.*, p. 278-279; Charokopos, *op.cit.*, p. 77.

291. C. Sathas, *op.cit.*, p. 560.

292. Aravantinos, *op.cit.*, p. 79.

293. Σύνοψις λογικῆς: Zaviras, *op.cit.*, pp. 399-400.

Kontos dans la préface à sa *Grammaire*: «Et sur l'ordre du Prince susmentionné, arrivé au trône et voulant organiser toutes choses en vue du bien général, et trouvant négligées les écoles de là-bas, il désigna son propre médecin pour les remettre en état, car il était grec et s'y connaissait en théorie comme en pratique. Celui-ci organisa l'activité des célèbres écoles de Iassy, en les embellissant de professeurs et de philosophes et de lettrés». Le même texte parle de l'ordre donné par le prince à son médecin «d'écrire une Grammaire aussi succincte et aussi méthodique que possible, afin qu'en faisant leur profit les étudiants puissent se rendre maîtres de la langue grecque»<sup>294</sup>. D'après Zaviras, Caraianis a écrit également sur «le meilleur système et la meilleure méthode des médecins»<sup>295</sup>.

Deux ouvrages, l'un d'arithmétique, l'autre d'algèbre, ont été traduits en néogrec par un médecin iatrophilosophe appelé *Spiridon Asanis*. Il était originaire de Céphallonie et avait fait des études en Italie<sup>296</sup>. Plus intéressante encore nous semble la contribution particulière fournie au développement du théâtre par *Michel Christaris*, né à Jannina. Ce personnage s'est fait connaître tout d'abord en tant que iatrophilosophe. Ensuite, il se mit à traduire des œuvres italiennes et françaises, représentées sur scène à Bucarest<sup>297</sup>. Notons à ce propos le texte d'une pièce intitulée *La nouvelle Comédie de Valachie surnommée l'immunologie du médecin en Enfer*, conservé à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine. Écrits en 1820, ces trois actes font la satire de plusieurs médecins de Bucarest<sup>298</sup>, or, comme l'œuvre est restée anonyme, elle pourrait se rattacher d'une façon ou d'une autre au nom de Christaris. La question réclame une recherche plus poussée.

Toujours à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine se trouve un manuscrit (ms. gr. 815)<sup>299</sup> dont les feuillets 1-293 sont consacrés à la traduction en néogrec des aphorismes d'Hippocrate, due à un Vassilopoulos de Jannina. Le manuscrit s'achève sur la note suivante (f. 294): «Et ceci avec d'autres encore est la fortune du docteur Toma, offerte à moi par sa sanctité le métropolite de Silistra, le seigneur Bartholomée, 1757, mai 27»<sup>300</sup>. S'agirait-il du médecin *Toma Marcasi*, originaire de Castoria, qui avait étudié la médecine en Allemagne et publié à Leipzig en 1777 les *Engomies* (Ἐγκώμια) commandées par Nicolas Vilara à la gloire du prince Alexandre Ypsilanti<sup>301</sup>?

294. *Ibidem*.

295. Zaviras, *op.cit.*, pp. 405-406.

296. *Ibidem*, p. 537; C. Erbiceanu, *op.cit.*, p. 172.

297. Aravantinos, *op.cit.*, p. 217; C. Erbiceanu, *op.cit.*, p. 173.

298. BAR, ms. gr. 733.

299. Un manuscrit du XVIII<sup>e</sup> siècle.

300. Avec la note suivante ajoutée après: «Ce livre est mien, Georges Constantin, copié chez le pasteur Stamati de Chio, 1773, août le 21».

301. C. Erbiceanu, *Bărbați culti*, p. 164.

Notons aussi la riche activité de *Georges Constantin Sakellarios*, ami de Zaviras, qui donne maints détails à son sujet. Né à Cozani, Sakellarios enseigna en Hongrie l'allemand, le français et la philosophie, avant de se rendre à Vienne pour étudier la médecine. Il allait pratiquer ensuite dans diverses villes grecques, ainsi qu'à Bucarest, auprès de son beau-père, Démètre Caracas. On lui connaît plusieurs versions grecques à partir de textes français, dont une version de *Roméo et Juliette*, en cinq actes (1789) et une autre du mélodrame *Orphée et Eurydice* (1796)<sup>302</sup>, ainsi que des traductions de l'allemand — *Télémaque et Calypso* (mélodrame, Vienne 1796), la tragédie *Robert en Floride*, etc.<sup>303</sup> D'un intérêt spécial s'avère son ouvrage imprimé chez Georges Verdutis en 1796 sous le titre: *Archéologie synoptique des Hellènes contenant leurs dogmes politiques et règles de lutte et coutumes, ainsi qu'autres matières importantes*. Il revient à la médecine, pour donner la version grecque de plusieurs ouvrages spécialisés, tels celui d'Hufelat, *La pathologie pratique*, sans renoncer pour autant à l'histoire et à l'archéologie, preuves ses traductions d'après C. D. Espeaux, *Histoire de la Grèce et Anacharsis le Jeune, Archéologie grecque*, parue à Vienne, en 1697<sup>304</sup>.

Un autre médecin grec d'envergure culturelle était *Constantin Vardalachos*. Né au Caire en 1755, il fit des études de médecine et de physique-mathématiques à Padoue, avant d'occuper un poste de professeur de mathématiques et de directeur (en 1805) à Bucarest, où il rédige un manuel de physique pour les élèves de l'Académie princière<sup>305</sup>. A Bucarest, sa présence est attestée dès 1800. Auteur de manuels d'algèbre, de géométrie et de physique, il traduit aussi la *Logique* et la *Métaphysique* de Gravesand et rédige, par ses propres moyens, une Rhétorique appréciée à l'époque. Après une absence de cinq ans, on le retrouve, en 1810, à Bucarest tenant plusieurs discours qui donnent la mesure de son instruction et de son vaste horizon culturel<sup>306</sup>. Pour ce qui est de son activité à l'Académie princière de Bucarest, on y trouve une étude profonde de A. Camariano-Cioran<sup>307</sup>, qui lui attribue, par ailleurs, un poème anonyme conservé dans les collections de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (ms. gr. 630)<sup>308</sup>. L'activité d'enseignant de Vardalachos s'est poursuivie aussi à Chio et à Odessa. De nouveau à Bucarest, en 1820, on lui doit un discours sur l'importance de la culture et de l'instruction — véritable plaidoyer invitant les boyards à assurer l'instruction scolaire et universitaire de leurs enfants. Il

302. Ou: Τὸ ἀποτέλεσμα τῆς φιλεκδικήσεως (1788).

303. La tragédie en cinq actes Σύνοψις λογικῆς (*Ibidem*).

304. Sp. Charokopos, *op.cit.*, p. 83.

305. C. Sathas, *op.cit.*, p. 691; C. Erbiceanu, *op.cit.*, p. 172.

306. C. Sathas, *op.cit.*, p. 468-469.

307. *Ibidem*, p. 465-468.

308. *Ibidem*, p. 470.

convient de relever aussi en ce qui concerne son activité à l'Académie princière bucarestoise l'introduction des méthodes modernes de travail<sup>309</sup>. Les événements de 1821 l'obligent à se réfugier à Brassov. Là, il rédigera plusieurs ouvrages publiés ensuite à Odessa, où il assumera, dans l'intervalle 1825-1830, la direction de l'École de commerce. On lui doit, entre autres, un manuel de *Physique expérimentale*<sup>310</sup>. Des fragments de sa physique, particulièrement appréciés à l'époque, devaient paraître dans le *Loghios Ermis* de Vienne. Du reste, ses manuels destinés aux étudiants de l'Académie princière de Bucarest ont récolté beaucoup d'éloges<sup>311</sup>.

Collègue de Vardalachos à l'Académie bucarestoise, *Stefan Canea (Canelos)* est né en 1792 à Constantinople, où il commença aussi ses études. Ensuite, il étudia la médecine à Wurtzenbourg, Munich et Paris<sup>312</sup>. Au commencement de l'année 1820, il occupa la chaire des sciences naturelles à l'Académie princière de Bucarest<sup>313</sup>, mais quand la révolution de 1821 éclata, il quitta Bucarest pour la Grèce<sup>314</sup>. Plusieurs articles sortis de sa plume seront publiés dans les pages de la revue viennoise susmentionnée (*Loghios Ermis*), à laquelle il donnera aussi un article écrit en collaboration avec Ath. Vogoridis traitant de la renaissance culturelle hellénique et de sa portée pour les locuteurs du grec<sup>315</sup>. Il collabora à la traduction de l'allemand d'une Physique et du français du traité de Mathématiques de Francaeus. La revue *Loghios Ermis* devait publier aussi ses discours à l'Académie de Bucarest, qui donnent un aperçu de son idéologie politique et sociale<sup>316</sup>; certains de ces discours revêtent un caractère patriotique nettement accusé, d'autant plus qu'ils étaient prononcés à l'époque préludant à la révolution de 1821<sup>317</sup>. Les vers de son discours *Tὰ παλικάρια* ont été conçus par Vernardos à Iassy, en 1821 et ils s'accompagnaient d'un texte anonyme; ils seront ensuite publiés par Emil Vîrtoșu<sup>318</sup> et Nestor Camariano<sup>319</sup>. Enfin, d'après les dernières recherches, Stefan Canea est l'auteur de quelques poésies, dont *Le Rêve* ("Ονειρον") et *Allocution* (Προσφόνημα)<sup>320</sup>.

Un autre enseignant de l'Académie princière de Bucarest était *Manasse*

309. Dont aussi la méthode lancastérienne (*ibidem*, p. 472).

310. Paru à Vienne en 1812.

311. A. Camariano-Cioran, *op.cit.*, p. 477 et suiv.; Carnuttos, *op.cit.*, pp. 311, 314.

312. A. Camariano-Cioran, *op.cit.*, p. 547.

313. C. Sathas, *op.cit.*, pp. 684-685.

314. Il meurt en Grèce, malade de la peste en 1823.

315. A. Camariano-Cioran, *op.cit.*, pp. 549-560.

316. *Ibidem*, p. 550.

317. En voici une citation: «Les premiers amis et frères», etc.

318. A propos du corps d'élèves volontaires fondé à Bucarest en 1807.

319. Une proclamation de haute tenue des hétaïristes adressée aux peuples balkaniques, dans *Revista archivelor*, 1, pp. 97-102.

320. Ch. Tsantsanoglou, "Ενα χειρόγραφο τῶν Λυρικῶν τοῦ Α. Χριστόπουλου στὸ Βρετανικὸ Μουσεῖο, Ελληνικά 22 (1969), 1, p. 216-218; A. Camariano-Cioran, *op.cit.*, p. 551.

*Éliade*, médecin personnel du prince Alexandre Ypsilanti<sup>321</sup>. Ainsi qu'il résulte des notes relevées dans quelques manuscrits lui ayant appartenu à l'époque (cf. Bibliothèque de l'Académie Roumaine, ms. gr. 71 comportant des miscellanées autographes; mss. gr. 47 et 60, datés par sa main de l'an 1766), avant d'y occuper une chaire, il avait commencé là ses études, poursuivies par la suite en Italie, d'où il devait rentrer en 1775 avec le titre de iatrophilosophe. Son nom est entré dans l'historiographie, par la double filière de Zaviras et Sathas, avec les correctifs apportés en fin de compte par A. Camariano-Cioran, au bout d'une argumentation serrée, dans la micromonographie consacrée à la vie et à l'activité culturelle de cette personnalité particulièrement intéressante<sup>322</sup>, étroitement liée à un moment donné au développement de l'instruction en Valachie. En effet, si le prince Alexandre Ypsilanti recourrait à ses services pour l'achat de certains livres à Vienne<sup>323</sup>, il convient de retenir, par ailleurs, qu'en tant que professeur de physique et de mathématiques à l'Académie Princière de Bucarest, il fut le premier à utiliser le laboratoire du nouveau bâtiment de cette École, édifié sur l'ordre du prince en 1779. Une longue et féconde activité didactique —car il a été aussi le titulaire de la chaire de philosophie— ne lui laissa guère le temps d'écrire, de sorte que ses textes sont peu nombreux et sans grand intérêt: quelques vers de caractère panégyrique et des épigrammes funéraires en latin ou en grec, dont quelques-uns ont été publiés sous le titre *Oratio panegerica...* à Leipzig, en 1789<sup>324</sup>.

Les manuscrits des collections de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, dont une bonne partie provient du Collège de St Sava (l'ancienne Académie princière), ont été souvent évoqués sur le parcours du présent exposé, en raison surtout de l'appoint du nom de leurs possesseurs figurant même dans les miscellanées et complétés parfois de quelques indications d'ordre biographique. Mais il y a aussi d'autres manuscrits de ces mêmes collections dignes de figurer ici par leur seul contenu de caractère médical. Ces manuscrits font eux aussi partie, dans la plupart des cas, du lot venu du Collège de St Sava. Remarquons que ce qu'on appelait des «livres de médecine»<sup>325</sup> étaient, en fait, des recueils tirés d'Hippocrate et de Galien. Prenons à titre d'exemple le ms. gr. 504, daté des XVII<sup>e</sup> - XVIII<sup>e</sup> siècles; il s'agit (cf. f. 24) d'un «livre médical utile pour la maladie guérissable», autrement dit, des paragraphes tirés d'Hippo-

321. Professeur à l'Académie princière de 1757 à 1768 et de 1775 à 1782 (C. Sathas, *op.cit.*, p. 517); Zaviras, *op.cit.*, pp. 422-423; A. Camariano-Cioran, *op.cit.*, p. 397.

322. A. Camariano-Cioran, *op.cit.*, pp. 397-407.

323. Zaviras, *op.cit.*, pp. 422-423.

324. A. Camariano-Cioran, *op.cit.*, pp. 406-407.

325. Nous nous rapportons uniquement aux pièces des XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles; cf. une description plus détaillée des manuscrits médicaux en langue grecque de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine dans *Medici greci în Târile Române (Manucrise medicale grecești în Biblioteca Academiei Române)* (sous presse).

crate et de Galien traduits en néogrec, avec des listes de simples, diverses ordonnances, contes astrologiques, oracles, zodiaques ajoutés à diverses époques. Un contenu similaire offre le ms. gr. 240 daté de 1800; on peut y lire (f. 2<sup>v</sup>) la précision suivante: «ordonnance du feu docteur Stamati et des pilules pour la gale», suivie des éléments entrant dans la composition des médicaments et des indications concernant leur administration, puis (f. 4<sup>v</sup>) un nom: «Iacobos» (s'agirait-il de Jacob Petrovitch?).

Les aphorismes d'Hippocrate jouissaient d'une grande popularité en néogrec. Notons un manuscrit (ms. gr. 514) avec les Aphorismes comportant, en outre, des explications en néogrec, ce qui semble indiquer sa destination à l'usage des étudiants — de même que certains manuscrits traitant des sciences naturelles, de philosophie, etc. Parfois ces recueils tirés d'Hippocrate et de Galien s'intitulent *Τατρική* (Médecine), comme c'est le cas du ms. gr. 95, complété avec diverses ordonnances<sup>326</sup>. Enfin, il y a aussi des manuscrits englobés dans des ouvrages encyclopédiques, des ouvrages portant sur «toutes les sciences» (cf. ms. gr. 389 provenant du Collège de St. Sava) et accompagnés de vocabulaires éloquents pour leur contenu, par exemple le vocabulaire gréco-italo-arabe figurant dans le manuscrit précité (f. 1193).

D'autres écrits de caractère médical conservés à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine sont des héritages de l'époque byzantine. Il y a, par exemple (ms. gr. 184), «du très honoré et savant Michel Psellos recueil de différents livres médicaux sur le pouvoir et les avantages des éléments et sur les dommages produits par eux», avec la liste alphabétique des aliments. Il s'agit, en réalité, d'un mélange de textes se rattachant à toute une gamme d'autres sciences que la médecine<sup>327</sup>. Remarquons à ce propos que fort souvent les textes de caractère médical sont insérés dans des Histoires de la physique (*Περὶ Φυσικῆς Ἰστορίας*), tel ce manuscrit grec (no 723) qui appartenait à Jacob Petrovitch au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle.

Quand de tels manuscrits sont marqués d'un nom indiquant un possesseur, ils permettent certaines conclusions, ou, tout au moins, offrent quelques données inédites. Par exemple, un manuscrit grec (no 731) de 1771, intitulé «Science médicale» (*Ιατροσοφία*) fournit cette précision qu'il a été traduit du latin en grec vulgaire par Téodoraki kir Gheorghiou et Iorgaki et Antoine Rota et Pandéli, en certifiant aussi son appartenance à Théodore Mandradélos de Serrés<sup>328</sup>. Un autre manuscrit (no 342) offre un bref «aperçu de la médecine

326. On peut lire sur la f. 1 d'un manuscrit du XVIII<sup>e</sup> siècle la note suivante: «Ceux de Galien sur le besoin de respirer» (BAR, ms. gr. 592).

327. BAR, ms. gr. 184, f. 161, la Physique, qui y tient une large place, la Génétique, la Philosophie.

328. Nous avons donné ces exemples parce que la plupart des manuscrits de teneur médicale conservés dans les collections de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (Section des manuscrits) ne comportent ni le nom du traducteur, ni celui de ceux qui s'en sont servis.

pratique», accompagné d'une suite de recettes de pommades; il s'accompagne d'une note en caractères cyrilliques proclamant que: «Ce livre grec (écrit) à la main est à Nicolas Iani et qui osera le voler qu'il soit anathémisé avec toute sa descendance», le tout daté du 29 mai 1826. D'un intérêt spécial s'avère le manuscrit de médecine populaire, traduit du grec ancien en grec vulgaire, avec la précision: «composé par Syméon le Magistre d'Antikia, traduit sur l'ordre du seigneur Michel Duca Voïvode, auquel a été dédié l'écrit»<sup>329</sup> et daté (f. 124) de 1738. Ajoutons, pour notre part, que l'écriture de Syméon Seth était très en vogue dans le sud-est européen, de sorte qu'on retrouve ses manuscrits dans différentes bibliothèques, y compris la Bibliothèque Nationale de Vienne<sup>330</sup>.

Il y a aussi la catégorie de manuscrits contenant principalement des ordonnances médicales en néogrec<sup>331</sup>. Comme il font partie dans la plupart des cas du fonds de St. Sava, il nous semble plausible de les considérer comme «objets d'étude» ayant servi à l'école princière — par exemple ce manuscrit du XVIII<sup>e</sup> siècle représentant un vocabulaire médical en grec ancien-néogrec-turc<sup>332</sup>, particulièrement éloquent en ce sens.

Comme on le voit, ces «iatrophilosophes», pour les désigner du nom sous lequel ils figurent dans les sources en raison de leur formation philosophique et humaniste en général, ont développé une riche activité aux cours princières des pays roumains, notamment celles des princes Constantin Brancovan et Nicolas Mavrocordato. Ils ont assuré aussi l'enseignement au sein des académies princières de Bucarest et de Iassy, tout en travaillant également pour les imprimeries grecques (en tant que traducteurs, correcteurs d'épreuves, etc.) Bon nombre de médecins grecs qui ont habité à un moment donné ces pays se sont attachés à traduire du vieux grec, du latin ou des langues occidentales (italien, français, allemand). On doit leur reconnaître, en outre, une vaste activité épistolaire avec les princes roumains, ainsi qu'avec différentes personnalités culturelles d'Europe. Quelques-uns se sont adonnés à des recherches dans le domaine de la médecine, par exemple un Jacques Pylarinos ou un Emmanuel Timoni; ils ont contribué de la sorte au développement de cette discipline et se sont fait connaître en publiant les résultats de leurs recherches dans les différentes revues spécialisées. Grâce à l'envergure de leur instruction, certains autres ont rédigé des manuels de physique, algèbre, géométrie, astronomie, éthique, philosophie. On trouve la preuve de leur formation encyclopédique dans leur correspondance, qui laisse voir aussi l'étendue de leurs intérêts culturels, qui embrassaient des domaines variés. En effet, parmi ces «docteurs», quelques-uns ont écrit des poésies, des épigrammes, des œuvres dramatiques et même de la

329. Ainsi qu'il résulte du f. 3 du ms. gr. 594.

330. Cf. Le Catalogue Hunger.

331. BAR, ms. gr. 731 et ms. gr. 427, etc.

332. Les mots turcs sont écrits en caractères grecs (BAR, ms. gr. 466) écriture karamanlidiki.

musique. De toute façon, qu'il s'agisse d'œuvres originales, de compilations ou de traductions, leurs manuscrits ont circulé à travers les principautés roumaines, comme le prouvent les collections de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine.

De cette intense activité se dégage aussi la conclusion qu'aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles se cristallisait dans le sud-est de l'Europe une nouvelle catégorie socio-professionnelle: celle des médecins payés pour pratiquer leur profession. Pour certains d'entre eux, leur profession a été le tremplin destiné à les propulser dans la haute société, jusqu'à obtenir un statut de dignitaire à Constantinople. La position de drogman de la Sublime Porte, par exemple, comportait de multiples implications dans le développement du monde grec. Mais cette fonction de drogman ou interprète officiel s'exerçait aussi dans les différents centres administratifs et politiques de l'empire ottoman d'Europe, Asie Mineure et Afrique, leur permettant d'intervenir souvent dans les affaires politiques de la Porte, surtout quand ils exerçaient aussi leur profession, attachés à titre personnel auprès du sultan ou des grands pachas. Édifiantes à ce propos sont les activités d'Athanase Comnène Ypsilanti et de Jacques Pylarinos. Les pays occidentaux, de leur côté, les utilisaient comme interprètes, secrétaires et même à titre de consuls. D'autre part, lorsque ces médecins grecs se trouvaient attachés aux cours royales européennes, ils s'immiscaient dans les intrigues politiques, souvent dans le but de servir la cause grecque. Rien d'étonnant donc qu'un grand nombre de médecins ait participé aux préparatifs et au déroulement de la Guerre pour l'Indépendance (1821).

Leur activité s'est développée de la même manière, mais à une moindre échelle, comme de juste, près des princes roumains de Moldavie et de Valachie. D'autre part, ils assumèrent dans ces pays également les fonctions de précepteurs et de secrétaires princiers, voire de diplomates; parfois, aussi, ils s'engagèrent dans l'administration, montant les divers degrés de son hiérarchie. Mais le nombre de ceux qui s'y établirent définitivement et se sont assimilés avec le temps est réduit. Du reste, nous pensons pour notre part que ces médecins représentaient la catégorie la plus mobile, pour ainsi dire, des intellectuels grecs, aussi bien quand nous examinons leurs années d'étude, que pendant leur activité de praticiens de la médecine ou d'hommes politiques. Il n'en reste pas moins que de toute évidence les principautés roumaines ont tenu une place de premier rang pour ce qui est de la formation de ces médecins et notamment par la suite, assurant le contexte propice au développement de leur activité intellectuelle et même à leur activité politique.

Un dernier mot pour souligner que la présente contribution ne reflète que le stade actuel de nos recherches, par conséquent certaines données ne sont pas définitives; elle comporte aussi nombre d'hypothèses qu'il reste à vérifier.